

L'ARCHE *Editeur*

Nis-Momme STOCKMANN

Les Inquiets et les brutes

Traduit par
Nils Haarmann et Olivier Martinaud

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Les Inquiets et les brutes

de Nis-Momme Stockmann

traduit de l'allemand par Nils Haarmann et Olivier Martinaud

Pièce de chambre

Version du 19 août 2012

Cette traduction a bénéficié de la résidence d'Olivier Martinaud au Lycée Marcelin Berthelot de Pantin, dans le cadre du programme de résidences d'écrivains en Région Île-de-France.

1.

Berg : Oh putain...

Eirik : Oui...

Berg : Oh putain...

Très long silence.

(sortant de l'embarras) Tu... es venu comment ?

Eirik : En taxi...

Long silence.

Berg : Tu n'as toujours pas le permis ?

Eirik : Non.

Berg : Je peux te ramener plus tard, si tu veux...

Eirik : Hm...

Silence.

Berg : Oh putain – Mon Dieu...

Eirik : Oui.

Très long silence.

Berg (sortant du désarroi) : Tu veux peut-être... appeler Katja ?

Silence.

Eirik : Non, pourquoi je devrais appeler Katja ?

Berg : Je pensais juste, peut-être parce que tu – enfin...

Eirik : Katja et moi on est séparé.

Silence.

Depuis plus d'un an.

Berg : Oh.

Eirik : Oui.

Berg : Hm – oh, vous étiez si...

Eirik : Oui...

Berg : Vous ne vouliez pas...

Eirik : Si...

Berg : Et pourquoi...

Eirik : Narcissisme... C'est mon narcissisme.

Berg : Ah...

Eirik : Je... C'était mon narcissisme.

Silence.

Berg : Ah.

Eirik : Elle est déjà avec un autre. Ils sont très heureux.

Silence.

Professeur de vol à voile.

Silence.

On se voit parfois et on mange ensemble.

Silence.

Tous les trois.

Silence.

Indien.

Il est indien.

Berg : Tiens –

C'est ce qu'elle a toujours voulu faire... du vol à voile...

Eirik : Oui...

Berg : Elle en a toujours parlé.

Eirik : Oui – un jour, je lui ai aussi offert un permis de vol à voile.

Berg : Ah.

Eirik : C'est là aussi ensuite qu'elle l'a rencontré.

Berg : Oh...

Eirik : Tes « Ah » et tes « Oh ». Ça rime à quoi ?

Silence.

Ça fait un moment maintenant.

Berg : Oui...

Bah...

Silence.

(prudemment) Je te l'avais bien dit qu'un jour ou l'autre ton narcissisme –

Eirik (fort) : Oui...

OUI OUI OUI OUI. OUI !!!

Très long silence.

Berg : Mais qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je veux dire...

Comment on fait ?

Eirik : J'en ai aucune idée de ce qu'on fait – allo – ça vient juste de se passer à l'instant, aucune idée bordel. J'ai encore jamais...

Silence.

Berg : Le mieux, c'est qu'on appelle quelqu'un maintenant.

Eirik : Appeler quelqu'un ? On doit appeler qui bordel ?

Berg : Bah, la police ?

Eirik : Pourquoi bordel on appellerait la police ?

Berg : Ou les...

pompes funèbres.

Eirik (offusqué) : Mais je n'appelle pas les pompes funèbres.

Berg : Alors j'appelle les pompes funèbres.

Eirik : Non, tu n'appelles pas les pompes funèbres non plus. Tu... mais là on ne peut pas appeler les pompes funèbres comme ça !

Berg : Comment ça – enfin il faut...

Eirik (cabotinant) : Appeler les pompes funèbres !

Et ensuite... ?

Berg : Il faut pourtant bien que quelqu'un s'en occupe.

Je veux dire, là, qu'est-ce que...

Là il faut bien...

Faire quelque chose...

Je veux dire...

On doit continuer à rester là et à le regarder ?

Qu'est-ce qu'on doit faire ?

Eirik : Rien – eux ils sauront bien comment ça marche.

Enfin, ils vont bien nous le dire.

Berg : Oui, mais pour ça, il faut bien qu'on appelle quelqu'un.

Silence.

Là il faut bien qu'il soit... transporté d'ici d'une façon ou d'une autre.

Eirik : Où doit-il être « transporté » alors ?

Berg : Aux pompes funèbres.

Eirik : Pourquoi ?

Berg : Ben après... ils le lavent et – oui aucune idée, lui enfilent un costume et le mettent dans le cercueil.

Eirik : Dans le cercueil ? Là il est – aucune idée – mort peut-être depuis quelques heures. Il ne va quand même pas dans un cercueil quelconque.

Berg : Mais on le met où sinon... enfin – il doit bien... euh ... aller quelque part...

Long silence.

Eirik : On le pose d'abord sur le matelas.

Berg : Sur le matelas ?

Eirik : Oui.

Berg : Et après ?

Eirik : Là on le pose d'abord sur le matelas !

Berg : Mais comment ça ?

Eirik : Parce que c'est dégradant... comme ça... ici... sur le fauteuil...

Quand on est mort, on repose sur un lit...
Ça aura l'air de quoi en effet quand ils vont arriver ?
Après ils vont penser qu'on n'était pas là quand il est mort...

Silence.

Berg : On n'était pas là.
Eirik : Oui, ça donne quoi en effet comme impression ?
Berg : Oui, mais on ne savait pourtant pas...
Eirik : Mais c'est comme ça que ce sera interprété ! Comme si on s'en foutait... que notre père meure.
Tu veux qu'ils se soient là et nous regardent comme si on s'en foutait que notre père meure ?
Berg : Mais –
Eirik : TU M'AIDES MAINTENANT !

Silence.

Berg : Ok, alors... On fait comment ?
Eirik : Tu le prends par les épaules, je le prends par les pieds.
Berg : Je veux... je ne peux pas.
Eirik : Allez viens. Ne sois pas toujours comme ça...
Berg : Toucher un mort.
Eirik : Mais c'est – ton père !
Berg : Oui, mais c'est... je ne sais pas – d'une certaine façon aussi... non – enfin maintenant ce n'est plus... d'une certaine façon c'est aussi... un *cadavre*...
Eirik : Oui, bien sûr – bon : Quand ça devient moche, je dois m'occuper des choses *tout seul*. Tu sais quoi : alors je vais le déplacer là-bas *tout seul*. Ok ?
Berg : Oui, ok.
Eirik : Je le prends *tout seul* par les bras, lui déboîte peut-être encore les épaules, crac – ou un tendon va se déchirer, qui sait – et je tire notre père mort *tout seul* sur le parquet. C'est ça le dernier souvenir que tu veux avoir de lui ? Qu'il soit tiré sur le parquet par ton frère comme un pirate ivre ?
Vas-y, prends-le !
Berg : Oh putain... Il est tout froid... et tout gris et tout... dur quelque part... et sa langue...ah... oh putain... EST NOIRE.
Et ... ah quelle merde... ah quelle merde...

Silence.

Le chat lui a chié sur les genoux.

Long silence.

Quelle merde...

On le nourrit et on le soigne pendant des années... et pour te remercier... Lorsqu'on meurt – il te chie sur les genoux.

Ça craint...

Eirik : Oui...

Mais c'est exactement...

Exactement comme ça qu'est la vie.

Silence.

Ça pue... *pas mal*...

Silence.

Berg : Que quelqu'un le lave. Notre père. Notre père mort.

Tu peux t'imaginer ça ?

Eirik : Nan – Mon Dieu !

Même encore vivant ça aurait été mon pire cauchemar.

Silence.

Berg : Tu sais quand je l'ai vu nu la dernière fois ? C'est, je ne sais pas, il y a 30 ans...

Eirik : Oui...

Silence.

Berg : Et là plus jamais je ne le reverrai nu.

Silence.

Berg : Peut-être qu'on devrait le... le regarder en détail encore une fois. Je veux dire... Comment il était vraiment.

Eirik : QUOI ?

Berg : Car, je veux dire, ensuite il va reposer dans le cercueil, maquillé, en costume – il n'a pourtant jamais porté de costume et tout – et on va juste voir sa tête – ce n'est quand même pas lui, ce n'était quand même pas lui – ou peut-être qu'il y aura aussi un cercueil fermé...

Eirik : Mais pourquoi fermé ?

Berg : Parce qu'eux, ils vont le décider...

Eirik : Eux ?

Berg : Oui.

Eirik : *Eux c'est nous...*

Berg : Oui.

Eirik : Cercueil fermé...

Berg : Oui...

Je ne sais pas, personne ne va venir de toute façon, pourquoi ouvrir le cercueil alors.

Eirik : Pour que *nous*, on puisse lui dire adieu peut-être ?

Silence.

Berg : Mais on peut aussi lui dire adieu *là*.

Silence.

Eirik : Comment ?

Berg : Peut-être en se taisant simplement un peu.

Silence.

Eirik : Ok, bon...

C'est parti.

Ils se taisent.

Berg : Ou peut-être aussi qu'on dit chacun un truc.

Eirik : Dire quoi ?

Berg : Ben chacun dit ce qu'il a encore à dire.

Très long silence.

Berg : Ok...

Alors :

Cher papa –

Eirik : Ça c'est idiot.

Ça, ça ne va pas.

Et à quoi bon : entendre ça il ne le peut plus.

Berg : Nan – mais nous, on l'entend ça.

Eirik : Il s'agit de ça ? Que *toi* tu entendes ce que *moi*, j'aie à dire ?

En plus c'est pas possible d'être *aussi* solennel.

Avec la merde de chat, la puanteur et tout...

Tout ici, d'une certaine façon, est si...

Mort...

Ils le regardent.

Alors moi je suis pour...

On le regarde là encore une fois...

Vraiment...

Long silence. Ils restent là. Le chat miaule.

Eirik : Depuis quand en fait tu portes une moustache ?

Berg (désagréablement touché) : Ouh – un moment.

Long silence.

Ils restent là.

Un complet silence.

Ils s'approchent du père lentement.

Le téléphone sonne.

Ils sursautent violemment.

Ça sonne très longtemps.

Puis Berg répond.

Oui, bonjour.

Oui.
Oui...
Euh, oui...
Nan.
Non...
...
Il est...
Là, il ne peut pas...
Je euh...
Peux aussi pour – euh – pour lui – dites moi tout simplement...
Oui...
Oui, euh...
Vendredi roulades de choux – oui.
Samedi... Oui...
Dimanche – non, pas de poisson frit... il – euh... non – oui, il n’aime pas... oui...
Oui...
Merci...
Oui, à vous aussi...
Oui – je lui dis.
Oui – mer-
Oui – merci...
Oui...
Au revoir...

Silence.

Le service de repas à domicile.

Eirik : Tu viens de lui commander des repas ?

Berg : Oui, je...

Eirik : Tu viens de faire la chose la plus absurde que l’on puisse faire :

Berg : Je peux...

Eirik : Tu as commandé des repas pour un mort.

Berg : Qu’est-ce que j’aurais... Je n’aurais pas pu comme ça ... dire... qu’il était... donc....

Ils se tiennent là.

Eirik : Ça pue vraiment *extrêmement*.

Oh putain, je crois... qu'il s'est... il s'est... oah – non – je vais vomir...
C'est de la merde. Il s'est chié dessus. Je vais vomir, je vais *vomir*.
Berg (grave) : Oui, c'est normal quand on meurt.
Eirik : C'est normal de se chier dessus lorsqu'on meurt ?
Berg : Oui.
Eirik : Et d'où tu sors ça ... ?
Berg : Ça se sait.
Eirik : D'où ?
Berg : Aucune idée – on le sait...
Eirik : Non, je veux savoir d'où tu sors ça.
Berg : J'ai lu ça – allez, laisse tomber...
Eirik : Où ?
Berg : Je ne le sais plus...
Eirik : C'est quand même pas normal, quand on meurt, de se chier dessus ... Je n'y crois pas. Ça serait vraiment trop demandé...
Déjà on meurt...
Et ceux qui restent, par-dessus le marché, doivent encore nettoyer la merde...
C'est la dernière chose qu'on retient de quelqu'un. Sa merde de mort qui pue.
Tu sais quoi : Alors « mourir dans la dignité » ne serait pas du tout possible, si c'était comme ça !
« Mourir dans la dignité » serait alors un total mythe...
C'est tout toi ça d'affirmer des trucs comme ça...
Tu me rends dingue avec ce genre de trucs...
Ça me fait – *peur* ce genre de trucs !
Ça me reste dans la tête...
Tu devrais le savoir au bout d'un moment...
Raconter de telles conneries, là.
Toujours raconter de telles conneries.
Berg (à voix basse) : C'est pas des conneries.
Eirik : MAIS SI. C'est la plus *grosse* connerie.
Là dis-moi d'où tu sors ça, tu ne peux même pas me dire d'où tu sors ça.
Berg : Je sors ça de... – aucune idée – de la télé. Ça se sait. Tout le monde le sait...
Eirik : De la *télé* ?
Berg : Oui, et de la littérature. C'est toujours un sujet... qui revient... Que c'est comme ça... Alors, je l'ai sûrement déjà...
Eirik : Où – Berg – Où ?
Berg : Ça ne me revient pas... mais... oui... Bah...
Eirik : Arrête avec ces « Bah », ok ?

C'est N'IMPORTE QUOI ok ?

Personne ne se chie dessus quand il meurt, compris ?

Berg (à voix basse) : Oui, ok...

Silence.

Eirik : Tout est plein de merde, je – n'y – crois – pas.

Berg : Et maintenant ?

Eirik : Là comme ça on ne peut appeler personne. S'ils voient ça, comme c'est là... Nan ! Qu'est-ce qu'ils vont penser, qu'est-ce qu'ils vont penser ?

Et comme ça, je ne peux pas du tout lui dire adieu. Avec toute la merde ici et la puanteur... et ce CHAT DE MERDE... (il donne un coup de pied en direction du chat) (au chat) Laisse-moi tranquille ! (à voix basse) Comment peut-on être en deuil comme ça.

Berg : Mais qu'est-ce qu'on doit faire ? Il va falloir se mettre, je crois... à vraiment faire quelque chose.

Eirik : *Là déjà on le porte sur le lit !*

Berg : Avec la merde ? Après va y avoir de la merde sur le fauteuil et sur le matelas et après ça va devenir assez compliqué d'expliquer toute l'histoire...

Silence.

Eirik (après un temps de réflexion, résolu) : Là on lui enlève son pantalon, ensuite on lave ça et on le met sur le matelas...

Berg le regarde.

Tu veux qu'ils le trouvent comme ça – plein de merde ?

Berg : Non...

Eirik : Et après on pourra lui dire adieu en toute tranquillité et après on appellera quelqu'un. On fait comme ça !

Berg le regarde.

Berg : Tout à l'heure, tu disais que, même encore vivant, ça aurait été un parfait scénario d'épouvante pour toi !

Eirik : Oui ! Mais tu veux que quelqu'un voie ça comme ça ? Qu'est-ce qu'ils vont penser de nous, hein ?

Berg (à voix basse) : Je crois vraiment que c'est tout à fait normal.

Eirik : Putain, Berg : Ce n'est PAS NORMAL !

Berg : Oui...

Eirik : Bon !

Berg : En fait, je ne le veux... vraiment pas...

Eirik : Berg ! Ressaisis-toi ok !

Enfin...

Allez...

On...

Fait ça là...

rapidement...

Ils le font.

Nausée.

Eirik (en train de laver, avec la voix d'un prêtre) : Et ainsi il a uni ses excréments avec les excréments du chat et dans leurs excréments ils ont connu une union tardive...

Ils rient.

Berg : Son ventre est tout gros.

Ils deviennent très graves et silencieux.

Eirik : Ouah – ici à l'avant aussi partout – ouah ouah ouah...

Ils le lavent et le mettent sur le matelas.

Eirik : Ses genoux –

Berg : Oui.

Eirik : Peut-être que si on...

Berg : Arrête avec ça...

Eirik : Mais je veux simplement... regarde un peu, de quoi ça a l'air – mais ça a l'air ridicule, s'il est allongé là avec les jambes pliées !

Berg : C'est la rigidité cadavérique. On ne peut rien y faire.

Eirik : Oui, mais comme ça... Ça ne va pourtant pas...

On ne peut pas comme ça

Produire de la dignité

Il essaie très prudemment, puis plus fort avec de la volonté. Les jambes se plient un peu, mais reviennent à leur position initiale.

Et par ailleurs... c'est éclairant...

Comment doit-on expliquer tout ça...

Qu'il soit allongé là sur le lit avec les jambes repliées si bizarrement...

La volonté décisive lui manque.

Merde.

Long silence.

Berg : Au bout d'un moment, ça va devenir.... vraiment compliqué... à expliquer...

Eirik : Oui – Putain...

Berg : Et il n'est pas vraiment propre non plus... C'est vraiment incrusté dans la peau... Et comment ils font aux pompes funèbres ? Ils doivent avoir des détergents vraiment puissants ou bien...

Eirik : Putain putain putain.

Les deux s'assoient... Eirik sur un fauteuil, Berg sur une chaise au bureau.

Eirik : Tu fais quoi là ?

Berg : Je regarde dans le bureau...

Eirik : Mais tu peux pas... Enfin, bon – enfin, si...

Berg : Oh...

Eirik : Qu'est-ce que c'est ?

Berg : On dirait des...

Silence.

Il examine les bouts de papier.

Des poèmes, ou un truc comme ça.

Eirik : Des POÈMES ?

Berg : Oui, des poèmes.

Eirik : Des poèmes... ?

Berg : Oui...

Eirik : Mais c'est pourtant écrit à la main, c'est pourtant son écriture !

Berg : Oui, ils sont de lui...

Eirik : Jamais... Il n'a pourtant *jamais* écrit de poèmes.

Berg : Apparemment si... même tout un tas... Tout... wow... Tout un tas...

Eirik : C'est dingue – mais j'y crois pas...

Des choses pareilles...

Des poèmes...

Ça, je ne le savais pas...

Toi, tu le savais ?

Berg : Nan !

Ils se taisent très longtemps.

Pour être honnête, je n'aurais jamais pensé qu'il mourrait un jour.

Long silence.

Eirik : Moi non plus.

Berg : C'est arrivé comment tu crois ?

Eirik : En tout cas, en étant assis, d'une certaine façon.

Berg : Mais comment ça peut arriver ?

Long silence.

Eirik : Peut-être que Katja va revenir, si je l'appelle et lui raconte tout ça.

Berg (faisant référence) : Et ton narcissisme ?

Eirik : Je peux être différent aussi.

(proposant) Plein d'attention...

Demandant de l'attention ...

Un peu...

Comme toi...

Peut-être...

Si je l'appelle et lui raconte l'histoire avec papa...

Berg : Ha !

Eirik : Quoi, « ha » ?

Berg : Tu as dit « papa ».

Eirik : Oui...

Berg : Ça fait combien de temps que tu n'as plus dit « papa » ?

Eirik : Je l'ai toujours dit.

Berg : Ce n'est pas vrai.

Eirik : Mais je l'ai toujours pensé...

J'ai toujours pensé : Je devrais de nouveau rendre visite à papa...

... ou quelque chose comme ça...

Silence.

J'ai toujours pensé...

Silence.

Berg : Regarde – il y a quelque chose dans la poche de sa poitrine...

Un bout de papier.

Eirik (sarcastique) : Apparemment, il était un vrai ami des bouts de papier.

Berg : Papier de cuve...

Eirik (cabotinant) : Quel matériau choisi pour un bout de papier.

Berg lit.

Ça dit –

Il lit.

Eirik : Qu'est-ce que c'est ?

Berg : Ça dit...

«Dernières volontés »

Eirik : Dernières volontés ?

Berg : Oui.

Eirik : C'est pas vrai tout ça ! Des poèmes. Ses dernières volontés. C'est quoi ici...

C'est comme dans Santa Barbara...

Berg lui tend le bout de papier.

Eirik : Ha !

...

Mais ce n'est pas son...

Mais il ne peut pas sérieusement...

(il tourne le bout de papier et continue à lire)

« Dernières volontés », ce n'est pas...

Alors, c'est comme...

Berg : Il savait qu'il allait mourir...

Eirik : Il n'est pas sérieux.

Moi, alors...

Mais ça ne va pas pourtant...

Berg : Un énoorme tas de poèmes.

Eirik : Mais c'est un...

Alors – il...

(lisant) Mais ça ne peut pas –

(Interrompant la lecture, au chat) Alors – toi là tu *me laisses tranquille* !

PUTAIN DE CHAT !

Il donne un coup de pied en direction du chat.

Silence.

Berg : Des poèmes. Oh putain...

Eirik : TOUT ÇA ICI !

Je ne l'aurais vraiment pas... cru possible –

Silence.

Berg : C'était un... bon... père.

Silence.

2.

Ils sont assis à droite et à gauche sur des chaises.

Entre eux, il y a beaucoup d'espace.

Le père repose sur le matelas au milieu, contre le mur.

Ils le regardent.

Long silence.

Le chat miaule.

Berg : Eirik – là, il faut qu'on fasse quelque chose.

Silence. Eirik renifle de manière sarcastique, presque riant.

Eirik – là il faut qu'on –

Eirik : Je sais qu'il faut qu'on fasse quelque chose. – ARRÊTE AVEC ÇA. Pourquoi tu fais ça ? Ça me rend juste, je veux dire, à quoi ça ri-

Parfois j'ai –

Tu sais très bien que je le sais, qu'on doit faire quelque chose, non ?

Hein ?

C'est comme ça, non ?

Tu le sais bien, non ?

Silence. Il le regarde.

Parfois j'ai l'impression que tu veux me flinguer. Que tu es tellement, tellement... *mou*, uniquement pour *me* flinguer.

Tu comprends pas ça – cela ne devrait pas être nouveau pour toi – j'essaie d'*assumer* d'une manière ou d'une autre. J'essaie d'une manière ou d'une autre de nous sortir de cette merde.

Tu comprends ?

(les mains tendues, montrant la situation) Là d'abord, nous sommes coincés dans cette situation. En fait : *JE* suis coincé dans cette situation. Et toi, comme toujours, tu rends juste ça plus insupportable. C'est la seule chose que tu saches faire parfaitement. Merci Berg.

Vas-y dis-moi – oui – dis-moi, quel est ton plan alors – hein ? Vas-y alors raconte-moi ce que tu as imaginé pour nous sortir de cette situation.

Long silence.

Berg (silencieux) : Je ne sais pas.... Appeler les pompes funèbres.... Ou la police...

Eirik (l'imitant) « Appeler les pompes funèbres.... ou la police.... Répète... Appeler les pompes funèbres ou la police.... »

Ben vas-y, fais ça... Appelle-les ! Et n'attends pas que ton grand frère te donne la permission d'appeler les pompes funèbres ou la police.

Berg va au téléphone.

Eirik (rapidement) : Non – laisse tomber !

Ça ne va pas. S'ils voient ça. On va passer pour... On va passer pour de parfaits connards. Ça ne va pas. Qu'est-ce qu'ils vont penser de nous, hein ?

Berg : Franchement, je trouve qu'au bout d'un moment, ce n'est plus si important de savoir pour qui on passe, Eirik.

Eirik : Plus si important, hein ?

Réfléchis un instant.

Tu sens comme ça pue ?

C'est ça que tu veux ?

Je veux dire c'est toi qui a laissé ton père mourir ici dans la merde. Qui a laissé mourir son père... tout seul plein de merde dans son appartement.

Berg (faisant profil bas) : Mais nous ne le savions pas.

Eirik : Attention, Berg – qui va nous croire ? Nous l'avons déshabillé et lavé, ça se voit parfaitement.

Là sur les jambes, toute la peau est récurée, tellement tu l'as frotté énergiquement. Toi, Berg, tu comprends, TOI, tu as déshabillé et lavé ton père mort. C'est ça que tu veux qu'on leur raconte ?

Berg s'étrangle.

Eirik va vers lui et le prend par les épaules. Le geste semble étrange.

Maintenant nous devons d'abord déblayer tout ce bordel. D'abord on déblaye... Pour que ça n'ait pas l'air si pourri quand ils arrivent... et puis on appelle les pompes funèbres ok ?

Berg : Ok.

Eirik : Ok, bien.

Ils rangent tout, silencieusement.

Berg : Je n'arrive pas du tout à comprendre ça.

Silence.

Que je ne sois pas triste du tout.

Silence.

Eirik : Ça va venir, te fais pas de soucis.

Berg : Ça ne va pas venir.

Eirik : Si, ça va venir, te fais pas de soucis.

Berg : Non, tu ne comprends pas ça, je ne suis pas triste du tout, ni choqué et ni désespéré non plus.

Je ne suis rien.

La seule chose que je ressens...

Je ne sais pas...

Quelque part...

De la nausée...

Pas forcément de ça ici...

Silence.

Eirik : Tu n'as pas peur ?

Berg : Peur ? Non, de quoi ?

Eirik : Juste comme ça...

Berg s'arrête devant la porte de la salle de bain.

Berg : Eirik, tu sais quoi ?

Eirik : Quoi donc ?

Berg : Viens un instant.

Eirik : Qu'est-ce qu'il y a ?

Silence.

Berg : Je crois que... la puanteur vient d'ici.

Ils ouvrent la porte.

Une vague de bouteilles, de couches pour personnes âgées souillées d'excréments, des aliments pourris, des crottes de chat recouvertes de journaux tombant vers eux.

Le chat miaule.

3.

Berg : Je peux te raconter quelque chose ?

Eirik : Hm...

Berg : J'ai fait un rêve la nuit dernière, que je n'avais plus fait depuis une éternité.

Avant très souvent...

J'ai rêvé d'araignées –

Eirik : Hm...

Berg : D'araignées énormes, obèses. Des bêtes gigantesques avec de gros abdomens et tout – euh – des pattes grosses comme des doigts, toutes longues et tremblotantes – des araignées bondissantes...

Silence.

Berg rit gêné.

Au fait, tu sais qu'enfant j'avais une peur folle des araignées ?

Eirik : Hm...

Berg : Ces derniers temps de nouveau, j'ai hyper souvent rêvé d'araignées...

Et puis je me suis réveillé et j'ai vu papa ainsi étendu et...

Dans le garage de papa, il y avait ces araignées gigantesques...

Peut-être que tu le sais déjà, enfin, peut-être que tu te dis – euh – « pas grand chose » ou un truc du genre, enfin, bon, mais pour moi...

Enfin, je ne l'ai encore jamais raconté à personne...

Plus long silence.

Et ce n'est pas tout à fait facile pour moi –

Silence.

Eirik (soudainement) : Mais c'est quand même un scandale !

C'est quand même un scandale –

Qu'ils ne l'aient pas remarqué.

Berg le regarde.

Les gens des « repas à domicile » ou je ne sais pas qui – ici il y a du personnel soignant qui est pourtant quotidiennement rentré et sorti !

Bon sang, putain de merde. C'est à proprement parler un scandale...

Et ici tout était si rangé – oh putain, oh putain, oh putain.

C'est deux mondes. Tout si propre et si rangé ici, et puis ça là. Comment pouvait-il vivre dans un tel mensonge. C'est vraiment deux mondes. Ici, une existence de personne âgée petite-bourgeoise tout à fait normale et là ce truc brut, ce truc pourri, mort – simplement derrière une porte fermée, comme si, grâce à ça, ça n'existait pas, tout ça, comme si une porte fermée suffisait à empêcher l'existence de tout ça, tout ce putain de cauchemar ici...

Tu as vu ça, il y a des cadavres de chat là-dedans. Une demie-douzaine de CADAVRES DE CHAT !
Mais bordel...

Silence.

Et puis des poèmes...

Mais ce n'est pas lui !

Tu savais ça ?

Je ne savais pas ça !

Je ne savais *rien* de tout cela.

Dis-moi, tu savais ça ?

Berg (décidé) : Non !

Eirik (tout à coup méfiant) : Tu n'as rien remarqué ? Tu as bien dû remarquer quelque chose quand tu lui rendais visite, non ?

Berg : Non, je n'ai rien remarqué !

Eirik : C'est pas possible ! C'est tout simplement pas possible. Mais tu dois bien avoir remarqué quelque chose !

Berg : Non !

Non...

Eirik : Tu n'as rien remarqué, c'est ça ?

Berg : *Putain* : non !

Silence.

Eirik regarde Berg.

Eirik : Mais comment tu me parles ?

Berg : Je suis désolé.

Eirik : Tu vas immédiatement changer de ton !

Berg : Oui, c'est bon...

Eirik : Pas « c'est bon » : (L'engageant) Oui !

Berg (à voix basse) : Oui.

Silence.

Eirik (Faisant non de la tête) : Putain de merde, putain de merde !

Berg : Mais on fait quoi maintenant ?

Eirik : Tu... Il te... Oh putain... Il te manque vraiment du tact dans *chaque* situation. T'es tellement idiot, Berg. Parfois je pense vraiment que tu es idiot. Regarde-toi. Assis là, tout assoupi et, tout ce que tu sais faire, c'est me rendre tout plus compliqué. Vraiment zéro soutien venant de toi, au lieu de ça, quelquefois, un « on fait quoi maintenant, Eirik » efféminé, un « Qu'est-ce qu'on doit faire maintenant Eirik ».

Tu devrais – tu devrais avoir pitié de *toi*. Franchement – moi j'ai pitié de toi !

Silence.

Berg : Et toi ?

Eirik : Quoi, « et moi » ?

Berg (faisant profil bas) : Tu n'as pas... remarqué quelque chose ?

Eirik : Alors, j'y crois pas (fort) Non !

Alors – sinon, est-ce que je... mais j'y crois pas comme tu es idiot... Est-ce que sinon je (indique avec les mains vers lui-même) ... réagisrais comme ça, Berg... Hey... Mais quelle question stupide stupide ! Quelle question stupide !

Silence.

Donc – non, je n'ai rien remarqué, mais – je n'étais pas là aussi souvent – enfin pas aussi souvent que *toi* chez lui. Donc si quelqu'un avait pu remarquer quelque chose, ça aurait été *toi*... non ? Et lui il me demande – pff...

Berg fait oui de la tête.

Long silence.

Berg : Au sujet des araignées, Eirik - enfin, euh – ça ne t'intéresse pas du tout ?

Eirik (plein d'un mépris affiché) : Mais tu veux *quoi* ?

Il le regarde un temps. Berg regarde vers le sol.

On se rend compte que c'est bien rodé.

Eirik : Ferme ta gueule maintenant !

Berg : Oui, c'est bon...

Eirik : Je dois...

(après un long silence :)

... d'abord...

Silence.

Le chat miaule.

Le premier bout de papier

Quelle patience infinie faut-il à la croissance d'un être humain dans le monde :

Toute la nourriture – tout le lent développement de la chair humaine, la connection de minuscules synapses, tous les patients repas et les boissons, tous les discours, toutes les pensées et tous les mouvements, pour qu'à la fin il y ait un être humain, quel automate en filigrane ! – Et puis encore : toutes les trappes possibles, la fragile différence entre ambition et déception, le mince fil entre floraison et flétrissure.

Quelle merveille que nous nous ramifions en ce morceau de chair qui fonctionne, en cet être digérant, respirant, réfléchissant, parlant – dans un minutieux, microscopique développement, parfaitement chorégraphié. Quelle merveille et quelle patience pour que de poussière, sable, boue, l'homme naisse – et si facilement naisse de nouveau. Comme cela tient à un fil – dans l'être comme dans la mort – ce que nous considérons de nous, ce que nous devenons, ce que nous sommes.

4.

Berg porte des gants en plastique et un sac poubelle dans la main. Il circule dans la pièce de façon indécise.

Eirik (venant de la salle de bain) : On peut se laver les dents *quelque part* ici ? Il a bien dû se laver les dents quelque part quand même.

Mon Dieu, c'est pourri ici !

Eirik enfle des gants lentement, prend un sac poubelle.

Puis il remarque quelque chose chez Berg.

Eirik : Mais qu'est-ce que c'est ? (Eirik indique vers Berg)

Berg (embarrassé) : Tu veux dire quoi –

Euh – une bouteille...

Eirik : Ah bon – ah oui – c'est donc *ça* ce qu'on appelle une bouteille – enfin j'ai une image pour ce mot -

Non, idiot – je veux dire à tes mains !

Berg : Euh – des gants, Eirik –

Eirik : Des gants, hein ?

Berg : Oui...

Eirik : Ce sont des gants cosmétiques ! Tu veux maquiller quelqu'un ou quoi ? Prends des gants en caoutchouc bon sang.

Berg : Où ça... euh...

Eirik (le singeant) : « Où ça... euh ».

(avec fermeté) Sous l'évier ! Quel endroit exotique pour des gants d'entretien. Oh pardon : comment aurais-tu pu savoir ça – avec ton petit, petit cerveau et ton esprit flegmatique, qui même à la maturité de 33 ans doit toujours compter sur le zèle et les compétences de son frère aîné ? Mille fois pardon, vraiment quel culot.

Tu es et tu demeures un tel raté !

Berg regarde en bas – un peu plus haut qu'à l'accoutumée – son regard est fixé quelque part à droite à côté du milieu du corps d'Eirik, sur un point vide dans la pièce. Il est bizarrement immobile.

Eirik : Allez – oui – désolé. Mais des fois tu pourrais aussi réfléchir par toi-même. Au lieu de tout compliquer ici. Tu vas sûrement comprendre quelle énorme pression cela me met, de devoir porter tout ici tout seul. D'un point de vue émotionnel *et* organisationnel.

Silence pesant.

C'est tout ce que tu as rangé jusqu'ici ?

C'est tout ?

Berg : Il n'y a pas tellement de choses ici... Le principal est dans la salle de bain... et – euh – tu étais bien... en train...

Eirik : Bon sang – est-ce que je dois guider chaque geste ? Fais en sorte de te rendre utile maintenant, peu importe avec quoi ...

Ils rangent des bouteilles et des papiers dans les sacs.

Le chat miaule.

Berg : On devrait peut-être – euh – donner à manger au chat.

Et moi aussi je commence à avoir faim...

Eirik murmure dans sa barbe.

Tu n'as pas du tout faim, toi ?

Eirik (se contenant, très sec) : Non, pas vraiment – je ne sais pas non plus pourquoi... (après une rupture délibérée) Euh – si – ça a peut-être à voir avec la vue de notre père pourrissant et sa déchéance secrète, où il a écrit des essais et des poèmes et collectionné des cadavres de chat – et avec le fait que j'en aie honte physiquement et que j'en aie, au delà du physique, la nausée...

Le chat miaule.

Berg se penche et le caresse.

Il va vers le père, se couche sur son ventre et ronronne.

Berg (avec un frisson d'horreur dans la voix) : Tu as vu – les jambes de papa se replient, je crois...

Mon Dieu, c'est étrange ! Et son ventre, oh... Oh – Mon Dieu regarde...

Eirik se penche vers le père.

Lentement mais presque automatiquement : un mélange de nausée et de curiosité.

Ça dure très longtemps, une éternité –

Les deux deviennent tout silencieux.

Eirik enlève un gant et tient sa main – comme pour la protéger – très près du ventre – derrière sa main gantée –

Puis sa main se met à voyager –

très...

très...

...lentement,

vers le corps mort du père.

Au moment où il veut toucher le père –

On sonne à la porte.

Berg et Eirik sursautent.

Désespérés, leurs yeux scrutent la pièce.

Ils ne font aucun mouvement.

Sans bouger, ils se tiennent là.

Un soupçon de honte s'empare d'eux à cause de la décision d'attendre, qu'ils ont conclu tacitement sans le moindre regard.

Ils se tiennent ainsi un long moment et écoutent.

Puis, finalement, Eirik va vers la fenêtre et ferme lentement les rideaux.

Le second bout de papier

Toute une vie à la recherche
D'une pensée absolue
À laquelle le cœur et la raison
disent

« oui ».

Et qui nous porte
À travers guerre et tempête
À travers ce que nous sommes
et ce que nous voulons
Un peu plus que la poursuite générale
par peur
De ne pas poursuivre.

5.

Berg et Eirik chacun sur un sac poubelle – épuisés.

Berg : C'est quand même... un mystère...

Silence.

Là où la mort survient.

Je veux dire qu'elle vienne chez lui –

Je sais, ça paraît idiot. Mais c'est si... intrusif – de venir chez lui, ici, dans l'appartement –

Et il/elle n'a rien demandé et ... euh...

Peu importe si on s'est préparé à ça ou non...

Elle survient tout simplement et puis elle est là – et c'est une détermination si absolue si absolue – tu peux faire ce que tu veux – on s'en fout – ça te détermine *totalemment* ... on ne peut que l'accepter – ou désespérer...

et l'accepter ensuite.

Silence.

Et elle te trouve partout. Peu importe où tu es... Tu n'y échappes pas...

Eirik : Arrête avec ça.

Silence.

Berg (pensif) : Ou peut-être aussi que c'est une pensée fausse et qu'elle est déjà là depuis toujours –

Elle est ... une partie de toi ... Ou en fait : elle est partout...

Comme un fantôme – ou plutôt : à l'intérieur de... tout -

Comment dirais-je : rien d'externe –

Et nous trouvons qu'elle est hostile, car...

de fausses ... *images* ... à son sujet... nous...

Mais pourquoi est-ce une telle catastrophe, pourquoi est-ce si important que nous continuions à exister... c'est absolument paradoxal. Qu'est-ce qu'on sait de son état mort... quand on est mort...

...

Je ne sais pas non plus –

Je veux dire...

Utilisateur de la version ..., 18/8/12 15:35

Commentaire [1]: Le père ou la mort ? – à demander à l'auteur

Quelque part c'est beau aussi. Nous sommes tous – nous sommes tous un jour ou l'autre... Tout s'arrête un jour ou l'autre. Tout a une fin –
Et un jour ou l'autre, personne ne soupçonne plus qu'il y a eu un homme... On se sent comme un homme si lourd, si lourd, comme un monde si lourd, qu'on se pense être l'univers. On s'imagine : mes douleurs et mon bonheur – voilà l'univers et avec moi tout commence et avec moi tout s'arrête... Et tout dans un homme est si grand et lourd... et ses buts et ses désirs... et ses peurs... et tout... se trouve, un jour ou l'autre, oublié et évanoui.
Quelque part c'est aussi très... réconfortant.
Eirik : Arrête avec ça.

Silence.

Berg : C'est pas du tout si grave au fond... on s'y habitue vite... Un cadavre.... Avec un cadavre –
Eirik : Arrête avec ça, c'est l'enfer, un parfait cauchemar.

Silence.

Berg (suivant un besoin, se tournant vers Eirik) : À propos de mourir – c'est quand même fou... il doit bien partout y avoir ...
Continuellement des hommes meurent –
En permanence !
Des milliers, des millions d'êtres : meurent.
On ne peut pas se... Je ne peux pas du tout m'imaginer ça.
Et on ne capte... *rien* à tout ça...
C'est fou –
C'est si parfaitement organisé qu'on ne capte *absolument rien* à tout ça.
De sorte qu'on a le sentiment... enfin que j'aie le, le sentiment... Que ça ne fait pas du tout partie de ma vie, dans ma vie – la mort – c'est quelque chose que... je ne sais pas... quelque part je ne peux pas mieux l'expliquer :
Quelque chose qui n'existe pas du tout. C'est comme dans un conte de fées.
Je n'ai pas de notion, pas d'image de ça –
C'est comme une catastrophe naturelle – un tremblement de terre –
Mais on le sait bien : en Allemagne, il n'y a pas de tremblement de terre.
Ici chez nous il n'y a pas de tremblement de terre. Il y en a à l'étranger et comme sujet à la télé...
Mais... Ici partout... Chaque jour... Des milliers d'hommes... de cadavres... qu'on ne voit pas, qu'on ne soupçonne pas...
Nous sommes entourés par la mort et les cadavres...

Qui sont tout simplement cachés.
Pour qu'ils ne nous dérangent pas.
Dans la vie...
Mais ils sont là.
Partout...
Des cadavres...
Des cadavres cachés...
Eirik : Arrête avec ça.

Silence.

Berg : Et le fait de mourir aussi : caché.
C'est quand même...
C'est un...
Scandale en fait...
Et puis tout à coup ça s'empare de toi comme une catastrophe naturelle. Ainsi – toute la mort est concentrée en un point, et puis on est pris de court, écrasé. On ne le comprend pas du tout, je ne le comprends pas du tout, que je doive mourir, que tu doives mourir, qu'il doive mourir. Seulement quand ça nous tombe sur la tête, alors...
Et alors tu *dois* te confronter à ça –
Ça te fauche dans ta vie purement et simplement –
Eirik : Non – on ne le doit pas. Arrête maintenant !
Berg : L'arrêt absolu.
Le monde explose –
L'univers arrête d'exister
Noir à jamais.
Tu peux t'imaginer ça ?
Quel sentiment ça doit être de savoir qu'on est en train de mourir...
Qui aurait pensé que ça, c'est la mort – si tranquille et si peu spectaculaire et si irrespectueuse quelque part et...
Indélicate...
Dénuée de sens – oui quelque part, simplement – si dénuée de sens... et tranquille... loin d'être un évènement... Il ne se passe rien... Rien à quoi on pourrait réagir – c'est peut-être aussi ce qui la rend si difficile, cette terrible absence d'évènement....
Si tranquille comme tout l'est à présent –
Et comme il y avait de l'agitation en lui –
C'est presque mystérieux quelque part...

Elle est partie où ?

Cette énergie – elle ne peut tout simplement pas avoir disparu complètement...

Je ne sais pas

Ce qu'on appelle le sens –

Ça n'existe pas.

Ça vient de nous.

Ça te donne le sentiment – nous faisons, parce ce qu'on appelle le sens n'existe pas...

La nature, la vie... c'est tout simplement vide et... euh processif.

Eirik (s'étonne du mot) : Processif ?

Berg : Bon - tu vois ce que je veux dire....

Eirik : Non...

Silence.

Tu as peur de la mort, Berg ?

Silence.

Berg : Non.

Eirik : Pas du tout ?

Silence.

Berg : Non – pas du tout.

Eirik : J'ai une *putain* de peur de la mort.

Une *putain* de peur.

Il pose sa tête dans les mains – comme un enfant.

Je ne sais pas. Je fais toujours ce rêve.

Silence.

Maman est encore vivante. Ou de nouveau – très curieux : oui, dans ce rêve je sais qu'elle est vivante « de nouveau », mais je ne m'en étonne pas, je... suis simplement content...

Un rêve tout à fait bizarre....

Elle est au lit dans sa chambre et dans le rêve je ne sais pas exactement.... Si elle est là pour dormir ou si elle est de nouveau malade... Et autour d'elle poussent du chiendent et des pissenlits comme dans le champ à côté de notre maison –

Ça pousse à travers les joints du carrelage – si bien qu'on a le sentiment – que tout est fini déjà depuis longtemps –

Tout est très simple d'une certaine manière :

Rien n'est plus grave – tout ce pour quoi on se tracasse et tout ce que l'on désire, cela ne compte plus... C'est comme si tout était passé déjà depuis longtemps...

Et sur le carrelage déambulent ... des chats...

Sept, huit chats...

Ha !

Et les chats cherchent avec leurs museaux – comme ça.... ils font comme ça du bruit en flairant – ils cherchent des coccinelles ou des souris dans les pissenlits et ne trouvent rien, ils sont déjà complètement affamés et ronronnent d'avidité, c'est déjà tellement incongru et à moitié fou quelque part... un danger, dans ce rêve, ils sont un danger... mais je me sens si petit et idiot, parce que j'ai peur de ces chats, j'ai toujours peur que, de quelque part, ne sorte un... un rire moqueur... dans le rêve... Des chats partout. Maman les balaye avec un pinceau lourd ou un balai, elle balaye les chats de son ventre pour libérer le chemin qui me permet de monter vers elle.

Tout ça sonne sûrement...

Berg : Non, vas-y, raconte.

Eirik : Bon et j'escalade le chemin vers elle. Elle me sourit comme si elle était la lune – ou bien elle est la lune – toute calme et immobile et détendue. Et j'escalade. C'est incroyablement fatigant – j'ai peur qu'elle ne se rende compte comme c'est fatigant pour moi, et me prenne pour une mauviette, mais c'est fatigant. Je fais un effort pour ne pas le laisser paraître. Mais ça devient de plus en plus dur. C'est comme... être dans une rivière jusqu'à la taille et marcher... à contre-courant. C'est incroyablement, incroyablement difficile et ça dure une éternité.

Et je sais...

Jamais, jamais je n'y arriverai comme je le devrais...

Et il ne s'agit pas de ça... que j'y arrive à la fin...

Mais personne ne sait encore de quoi il s'agit au fond.

Silence.

Je lève le regard vers elle.

Et puis elle ouvre sa bouche, elle ouvre sa bouche magnifique. Je trouve la bouche dans le rêve si magnifique. Et j'ai un sentiment : la seule consolation dans mon univers, c'est sa bouche belle et douce, là à 4 centimètres de moi – il y a là tout ce qui est bon dans l'univers, seulement là, à sa bouche adorée avec son fin duvet et cette douce odeur –

Et elle ouvre la bouche...

et dit :

« Eirik, tu me déçois. »

Et :

« Tu n'es bon à rien... ton père va être très déçu par toi »

Silence.

Et puis je vais vers les chats.

Ha...

Et je la regarde seulement du coin de l'œil...

Long silence.

Je fais ce rêve.

Long silence.

Ça fait une éternité que je n'aie plus rêvé de papa – très bizarre.... c'est bizarre, non ? Très bizarre... Je trouve ça vraiment bizarre...

Long silence.

Berg : Tu es bien bon à quelque chose, Eirik.

Eirik (cynique) : Je suis bon...

Justement, toi, pour me...

Toi...

Je ne sais pas pourquoi je te....

Berg : Tu dois (avec une secousse) t'aimer, toi.

Eirik le regarde.

Eirik : Tu m'aimes ?

Long silence.

Je vais appeler Katja...

Berg : Pourquoi ?

Eirik (à lui-même) : ... Elle verra ça ici et comprendra que j'ai besoin de son aide.

Berg (après un silence) : J'ai toujours essayé d'une certaine façon... et en ce moment... de t'aider.

Eirik : Soyons sérieux maintenant, Berg – tu es et tu fais de la merde ! Et ça a toujours été comme ça : tu rends tout plus compliqué.

Et par ailleurs, je n'ai pas besoin de son aide, j'ai besoin de Katja –

Berg : Pour quoi faire ?

Eirik : Pour quoi faire, Berg ?

Berg : Oui –

Silence.

Eirik va au téléphone – il compose un numéro. Ça sonne trois fois.

À la quatrième fois, il raccroche très rapidement.

Eirik : Merde, merde, merde. Mais c'est...

Silence.

(hurlé) MERDE !

Il prend un vase dans la main et veut le jeter contre le mur. Mais pourtant le repose...

Le chat miaule.

Eirik : Et toi... Bordel de bordel...

Il court après le chat. Le chat feule. Il essaie de l'attraper, mais le chat s'échappe très facilement.

Eirik trébuche dans l'appartement (mais essaie de ne pas faire de bruit) et finit par tomber de tout son long sur le sol – résultat d'un saut sans conviction (presque fait exprès).

Essoufflé, il regarde ses mains qui voulaient encore attraper le chat.

Eirik : Pourquoi ? Pourquoi toujours moi. Pourquoi cette merde – toute cette merde ?

Il veut pleurer, mais ça sonne tout sec et pas décidé. Comme s'il avait commencé en croyant qu'il pourrait pleurer mais s'était rendu compte trop tard, qu'il n'y arriverait pas.

Il se lève et va vers le père et le regarde.

Il se tient la tête.

Berg : Ei-

Eirik (lui coupe la parole) : Il n'y a *rien* à dire. C'est si évident qu'il fait ça, c'est si évident qu'il fait encore ça pour nous...

C'est si évident ! C'est *si* évident !

Il regarde Berg.

Et depuis quand tu portes cette MOUSTACHE DE MERDE. Va te la raser maintenant !

Berg (à voix très basse) : Eirik...

Eirik : Va te la raser tout de suite, TOUT DE SUITE !

Berg (à voix basse) : Eirik, s'il te plaît...

Eirik prend Berg par la nuque et court, trébuche avec lui dans la salle de bain. On entend un peu de fatras. Berg ne fait aucun bruit. Eirik gémit un peu. Un gémissement profond, un gémissement lourd. Puis après un moment, Eirik sort de la salle de bain. Il transpire. Ses cheveux lui collent sur le front, il les remet sur le côté. Il va au bureau et prend les bouts de papier que Berg a lus et les balance vers le père – ils volent à travers la pièce et retombent près de lui, autour de lui.

Puis il s'assoit sur un des sacs poubelle et ne sait plus quoi faire.

Silence.

Eirik : Désolé, Berg.

Silence.

Berg !

Silence.

Je suis désolé !

Silence.

S'il te plaît viens, Berg –

Silence.

J'ai... ça me fait peur tout seul ici...

S'il te plaît, Berg!

On entend un bruissement dans la salle de bain.

(parlant vers la salle de bain) S'il te plaît, Berg....

Ce n'est pas de ma fau...

Tout ça ici. C'est (indique vaguement vers le père)...

Je suis faible aussi. Parfois moi aussi je suis faible, tu sais, je suis faible aussi parfois.

Je...

Suis faible parfois *aussi*...

À cause d'une... d'une BLESSURE...

Je le suis à cause d'une BLESSURE...

Berg sort de façon contrôlée, grimant lentement sur les immondices de la salle de bain.

Sa lèvre supérieure saigne.

Il se tient là, le regard suspendu à un point vide dans l'espace.

Mais tout droit.

Vient un long silence, rempli de gestes d'Eirik avortés.

Ça me fait peur, quand tu es comme ça. Si revêche. S'il te plait – ça me fait peur.

S'il te plaît, viens. Je suis désolé.

Silence.

Aucune réaction de Berg.

S'il te plaît viens. J'ai PEUR tu comprends ?

Il prend Berg dans les bras. Berg reste tranquille.

Je t'aime – mais ça me fait peur, ok ? Oui tu comprends ? Tu me fais peur. Je t'aime et tu te tiens là et tu *sais* que tu me fais peur.

Aucune réaction de Berg.

Eirik le frappe au visage. Berg ne réagit pas.

Un très long silence.

On devrait se coucher, non ? On est complètement...

Long silence.

Tu viens, oui ?

Le chat miaule –

Le troisième bout de papier

C'était un peu comme si l'air se rétrécissait autour de nous de façon à plaquer le train contre les rails. Comme si tout était un peu, juste un tout petit soupçon plus lourd qu'à la normale, comme pressé sur le monde par une grande main –
Peut-être cela m'apparut-il juste ainsi car, dans un silence soudain établi, un tunnel nous engloutit – dans une grande, patiente gorgée.

Et là où, juste avant, une lumière rouge foncée brillait encore sur les visages dormants et où d'indolents papillons s'écrasaient avec nonchalance contre les vitres du train, il fit si sombre tout à coup – comme si quelqu'un avait posé un paravent entre le coeur et les yeux.

Comme aspiré, le train continua sa course. On ne pouvait pas du tout dire s'il roulait encore ou s'il était arrêté – seul le grésillement dans les oreilles indiqua qu'il devait continuer sa route toujours plus profondément à l'intérieur de la montagne.

Je ne reconnaissais pas la route que le train empruntait ou, du moins, je n'avais guère fait attention à l'aller à tout ce qui, au retour maintenant, me semblait tout à fait étrange et déprimant.

- Mais il n'y avait que ce seul chemin pourtant, je l'ai pourtant déjà emprunté –

« Dans l'autre direction » dit quelqu'un à l'arrière du train à un compagnon de route, comme pour répondre à mes pensées.

- Comme soudainement je fais attention à tout, comme tout soudainement me parle... -

Quand lentement je fus tiré d'un sommeil nerveux par les mouvements du train et les conversations de plus en plus assourdies (desquelles je pressentais de plus en plus, quelque part, un danger), il me vint des pensées troubles :

« Cela va faire trop longtemps déjà pour que je me souvienne de la ville d'où j'étais venu, et la seconde ville – où j'ai été avant – je ne l'avais sûrement pas quitté sans raison.

Ça doit être ça.

Ça doit être ça. »

Et cela m'apparut comme un parfait non-sens et très clair cependant.

Pourquoi ce voyage ?

Il y a un instant, je l'avais encore très présent à mon esprit, maintenant, avec l'entrée dans le tunnel, cela s'était naturellement bizarrement estompé :

La raison de toute cette entreprise –

Elle se perdait dans le bruit des roues, qui se calma progressivement, dans l'obscurité qui devint de plus en plus opaque et dans les rêves vides qui tiraient mes paupières.

Mais dans tout ce chaos et tout ce délitement, quelque chose resta là en moi tout à fait immuable et persistant :

La peur. La peur épouvantable, la peur bleue et insistante pour le coffret qui était bien fermé dans mon sac de voyage.

Auquel je tenais comme à un compatriote à l'étranger.

Comme avec le sommeil les raisons m'échappaient, je me tenais encore accroché à cette idée fixe :

S'il est perdu, tout est perdu.

- C'était quoi déjà – son contenu... –

Je venais de l'avoir pourtant clairement sous les yeux –

Non – comme je ruminais dans un rêve éveillé, je me rendis compte qu'une image si précise n'existait pas.

Plus exactement, ce que l'image était pour moi et ce qui me paraissait si concret, c'était juste la croyance ou la confiance en l'idée que le contenu me reviendrait en images si je suivais, concentré, le vague chemin – plus qu'un sentiment en fait – jusqu'à ses origines.

Je dus sourire des chemins absurdes de mes pensées, ainsi à moitié endormi.

Il suffirait de me souvenir de quelque chose comme cela – auquel j'aurais vraiment cru – qui est si profondément gravé en toi, qui ne se laisse pas oublier. Mais maintenant, dans un demi-sommeil, comme je voulais saisir l'image du contenu du coffret, je n'y parvenais pas et je m'énervais de la négligence de mes obligations et de l'évidence au sujet de cette affaire.

Tout ce temps, j'aurais seulement dû le saisir pour me le garder à l'esprit.

Mais maintenant, dans l'obscurité de notre trajet dans la montagne, ce qui était évident me devenait étrange et inconnu, parce que je m'étais trop facilement fait confiance.

- Il est perdu à jamais – me vint-il à l'esprit et j'eus tout de suite honte de mes réflexions idiotes.

J'ai eu vraiment chaud.

Dans un demi-sommeil me venaient des pensées confuses :

Je sentais – je *savais* que dans cet état – il est absurde – ce coffret : c'était moi – ou plutôt : ce que je saisisais encore en moi –
c'était ça la préoccupation pour le coffret.

Et comme nous roulions et roulions et étions plaqués contre le monde, les lourdes choses que ma tête rêvait, me semblaient tout à fait évidentes.

Étions-nous aussi passé par ce tunnel à l'aller ? –

Je ne pouvais plus guère ouvrir les yeux. En face de moi était assis un jeune homme dans un costume à coupe droite de couleur beige et qui me souriait très ouvertement. Très ouvertement et éveillé.

Il ne saisisait pas où nous étions ?

Comme tout était lourd et obscur ?

Je crus qu'il voulait discuter avec moi.

À chaque fois que ses lèvres s'élançaient, je plissais fermement les yeux comme si, ainsi, il disparaissait.

Je craignis : probablement voulait-il m'abuser d'une manière ou d'une autre pour accéder au coffret...

Comme pour effaroucher les ombres, je glissai la main contre la vitre.

Dans mon rêve, je crus remarquer comme son visage se changeait et comme son regard était vissé sur mon sac, à chaque fois que je fermais les yeux. Chaque fois que je les rouvrais, il s'obstinait à me sourire ouvertement de nouveau.

Comment savamment et sans effort retrouvait-il toujours de nouveau son sourire. Comme un enfant qui – même battu – d'un signe d'amour parental était tout de suite à nouveau capable d'un bonheur total.

Et comme ses yeux fixaient mon sac brutalement, dès que je fermais les yeux. Dans mon rêve, je le ressentais très clairement.

A côté de moi, au fond de mon sac, sous des livres, qui depuis longtemps n'avaient plus d'usage, qui voyageaient bêtement avec moi sans raison, il y avait, enveloppé dans une chemise, le petit coffret bleu.

Je pouvais le sentir à travers le tissu de la chemise et même le voir, pourtant :

Toujours de nouveau, ma main glissait dans le sac pour se rassurer qu'il était encore là. Ce faisant, cela ne lui suffisait pas de retracer ses contours durs à travers la chemise, elle devait se glisser à travers le tissu jusqu'au métal froid.

Seulement là, dans un mouvement toujours identique – examinant avec l’ongle de mon index sa fermeture effective – elle devenait calme pour un court instant.

Pour ma main, rester posée sur le coffret paraissait un signe trop évident de sa valeur. Et elle avait peur aussi de perdre la sensation de sa forme et de le confondre peut-être avec un livre, - et ainsi, comme un serpent agonisant, elle était toujours en train de bouger et recommençait, recommençait, recommençait.

Le coffret avait une taille intermédiaire étrange, à chaque fois que je le touchais, il me semblait suffisamment grand de sorte que je me voyais moi même comme un idiot inquiet sans raison ; si, au contraire, je m’en étais éloigné, augmentant ma peur, je l’aurais peut-être fait tomber de mon sac par distraction car il était peut-être tout petit et léger. J’avais toujours peur de commettre une grosse erreur :

Quand ma main était posée sur lui, le couvercle me paraissait vraiment ferme et solide. Quand je posais ma main sur les genoux, j’avais alors le souvenir qu’il était branlant et lâche comme s’il allait s’ouvrir de lui-même brusquement.

Encore et encore, mon corps voulait s’endormir. Mais mes pensées cherchaient follement le petit coffret bleu qui s’obstinait à rester fermé.

Comment tout cela avait-il commencé au juste ?

Comment avais-je eu ce coffret ?

J’avais dû l’acquérir en ville.

Où l’avais-je déjà à l’aller et voulais-je le vendre en ville ?

Vendre ?

Pourquoi l’avais-je ? Pourquoi ce voyage ?

Tout me paraissait si troublant.

Seule la peur pour le coffret était l’unique chose évidente dans mon monde.

Le vrai sommeil ne venait pas – et je ne pouvais pas non plus me sauver vers l’éveil. Je me sentais comme capturé. Et je savais que l’homme avait les yeux plantés comme des javelots dans mon sac.

« Mais c’est quand même absurde » disait une femme à côté de moi avec une voix familière. Je voulais ouvrir les yeux et regarder dans sa direction mais ce fut trop difficile. Mes paupières reposaient dans mon visage comme des portes closes.

« Mais c’est complètement insensé, tout a été discuté déjà, tout a eu lieu déjà. Mais c’est purement et simplement une charge. Juste une charge et depuis longtemps longtemps discuté. »

Je savais que c'était cette femme assise en face de moi et qui pendant tout le trajet dans le tunnel, sous la faible lumière d'une vieille lampe qui brillait vers elle, avait regardé un article de journal découpé. Un avis de décès, croyais-je.

Dans tout le train, on parlait fort et on s'excitait maintenant. D'une certaine façon, toutes ces voix me paraissaient familières. Bien que je sois convaincu de n'avoir reconnu personne tout à l'heure dans le train.

Une seconde voix à la table d'à côté essayait de convaincre la femme, de façon hystérique et pourtant avec un naturel évident :

« On ne sait plus du tout pourquoi l'on fait tout cela –
Il ne me vient que des mots tout à fait poussiéreux –
Pour tout ce que l'on entreprend et tout à ce que l'on croit. »

Et une troisième et quatrième femme, apparemment assises en face des deux femmes, parlaient avec ardeur dans cet espace – je ne compris que des bribes :

« Coutume » et « vertu »

« Mais qu'est-ce qui compte encore – »

« Derrière la punition en soi – se trouve l'autorité en soi ! »

Et « cauchemar » et « trou ».

« Si on met cela en question, alors il faut tout mettre en question. Le ciel et la terre et l'homme sur elle. »

Juste au moment où je voulais comprendre qui parlait là-bas, tout le monde dans le compartiment sembla se mettre à parler simultanément et de plus en plus de mots s'entrecroisèrent. Une agitation s'était produite, comme si tous se disputaient les uns avec les autres. Et l'on parlait, criait, hurlait de façon si manifeste que, je doutai un instant de savoir si cela n'avait pas été comme cela pendant tout le trajet.

« Voix », « volonté », « tenir bon », « matin », « ombre », « ciel », « étoiles », « lune », « à la mer », « amour », murmuré à voix basse : « pommes », et encore et encore : « devoir ».

Encore et encore les bouches disent : « devoir ».

Et par derrière quelqu'un était en train de pleurer, l'air mendiant :

« Vide – Vide. »

Quelqu'un s'était enquis de s'exclamer à chaque instant :

« C'est un ballet, c'est un ballet », « c'est si insondable et pourtant – oui, oui : une galaxie – le petit est minuscule et majeur et le gigantesque n'est qu'un point et peu importe de quoi on parle, on peut l'envisager comme ça ou comme ça. Un ballet. »

Un homme qui avait osé s'asseoir à côté de moi et qui réussissait le tour de force de quasiment crier et, en même temps, de parler de façon tout à fait conspirative, parlait avec un profond naturel et comme si le scandale à propos d'Hitler était nouveau et d'actualité.

« Vous savez ce que Göring a dit, Göring a dit : 'Je n'ai pas de conscience, ma conscience s'appelle Adolf Hitler'. N'est-ce pas. N'est-ce pas. Là, les mots me manquent. »

Quelqu'un rit tout à fait sans-gêne.

Son compagnon de route riposta :

« Adolf Hitler n'est aussi qu'une idée que nous les hommes nous sommes faites et comme tout le reste fait partie d'une ligne logique – non, en fait c'est une vague – un compas – et quand la tempête arrive, alors des idées et des fantasmes inédits n'aident pas – alors l'atavisme est le mât auquel nous nous accrochons, ça ne nous rend pas plus en sécurité, nous sommes toujours en pleine mer, ça nous fait juste sentir en sécurité davantage – et ce que nous haïssons, à cela nous nous accrochons, l'homme est ainsi fait, tout simplement –

Compas !

C'est comme ça : tout cela vient de nous – tout, tout ce que vous voyez, à perte de vue, le globe entier – vient de nous, nous le faisons et personne d'autre. »

Le train entier était plein de voix. Pourtant tout à l'heure, seulement très peu de figures courbées avaient pris place dans les pâles compartiments. Maintenant il y avait un mur de voix qui voulait, qui brouillait les sens et plus aucune oreille n'était atteinte par ce volume pressant. C'était comme si, de l'angle où je me trouvais, toutes les paroles humaines n'étaient plus que du bruit ; c'est comme à l'intérieur d'une porcherie ou d'un poulailler que j'entendais ces hommes.

Encore et encore un homme s'écriait : « Pourquoi ».

Un autre interrompit : « Ça ne doit pas nous échapper, il faut qu'on fasse attention, sinon ça va nous échapper et ça devient normal, il faut naviguer contre le vent, s'accrocher, sinon ça nous échappe, il faut qu'on tienne bon. Nous pouvons y arriver. Nous ne devons pas abandonner. Il faut rester ferme. Nous ne devons pas capituler. Nous ne devons pas être faibles. »

On pouvait presque entendre comment il écartait un doute à venir avec un hochement de tête larmoyant :

« Rester ferme, rester ferme ».

Ce qui était bizarre, c'était que je ne m'étonnais pas ou n'étais pas dérangé du tout par le surgissement soudain des voix et des bruits.

Ainsi allongé ici, comme paralysé, je transpirais, quelque chose d'autre me frappa comme un éclair :

L'homme au costume beige

qui était assis en face de moi

était le seul

je le sentis

le seul

dans le train entier

qui se taisait.

Se taisait patiemment, attendait mutique.

Et ne faisait aucun bruit.

Ne faisait pas le moindre bruit.

Aucun bruissement, aucun froissement.

Comme une photographie.

Gelé dans le monde

Si immobile que je me doutais de tout

J'attendais

Je voulais me tirer du sommeil mais je savais que d'un sommeil profond je n'étais seulement séparé que par un minuscule chemin.

Juste avant que je ne tombe, il me sembla qu'il n'y avait plus rien que cette peur – de la perte du coffret – tandis que le coffret avait déjà en fait disparu – tout : le trajet, les villes, le jeune homme, le train : un monde de souvenirs qui partait en vrille. Une tempête d'hiver – tout perdu et oui – j'étais la peur et c'était tout ce qu'il y avait – dans une longue gorgée aspiratrice en route toujours plus profondément à l'intérieur de la montagne.

Et ce fut si singulier et je dus sourire un court instant, comme les nourissons sourient, comme si quelqu'un leur tiraient les lèvres, lorsque je fus frappé de voir où nous allions tous les deux, quand, d'un seul coup, le jeune homme tira le coffret vers lui en pensant qu'il lui appartenait maintenant (avec un dernier soupçon de mélancolie, juste avant qu'il ne devienne complètement sombre dans mon corps, j'eus un instant encore tellement de pitié pour lui, assis là et convaincu qu'il avait fait une bonne affaire)

Je ne savais qu'une seule chose avec une certitude absolue

Le coffret et moi

Rien ne nous séparera.

C'est à cela et à d'autres insanités stupides que je songeais

Endormi

Durant notre trajet

Vers la ville de laquelle j'étais venu.

6.

Eirik : Ça pue tellement.

Silence.

Berg : Tu te fais des idées.

Eirik : Tu déconnes, Berg. Ça pue de plus en plus.

Silence.

Berg : Ça ne pue plus.

Eirik : Berg – bien sûr : ça pue grave !

Silence.

Berg : Il a arrêté de puer.

Silence.

Eirik : Berg ! Qu'est-ce qui se passe, à quoi ça rime ? Arrête !

Silence. Il regarde Berg.

Bon, là on appelle quelqu'un. Ça ne va continuer comme ça – Il est évident qu'on ne peut plus... Bref, on a tout... – ça a l'air de – :

Il pue – Tout est plein de – on n'y arrive pas ! –, et : tout va de pire en pire, (laissant son corps s'affaïsser) et tout ça ici quelque part n'est... pas bon...

Avec ce –

Corps mort –

Bientôt, je ne le supporterai plus –

Lui toujours...

Ici...

Comme ça...

Devant les yeux...

Silence.

Berg ?

Berg : Il ne pue plus.

Eirik : Arrête avec ça, Berg ! Ça rime à quoi ?

Très long silence.

Berg : On ne peut plus appeler personne maintenant.

Silence.

Eirik : Arrête tes conneries. Ça veut dire quoi : « on ne peut plus appeler personne ? » Moi maintenant, j'appelle quelqu'un...

Silence.

Il regarde Berg.

Ok ?

Berg : Est-ce que tu as regardé papa ces derniers jours.

Tu as regardé son visage, oui ?

Ça –

On sonne à la porte.

Les deux se taisent.

Puis on frappe plusieurs fois.

Ils attendent.

Puis, c'est calme à nouveau.

Eirik : Putain, putain, putain – Putain, putain, putain, putain...

S'il te plaît, Berg – maintenant euh... réfléchissons un instant – il faut que nous...

Allez, allons jusqu'au bout...

Réfléchissons ensemble...

Comment on...

On peut leur expliquer tout simplement.

Comment ça s'est produit – tout ça.

Berg : Tout le temps tu regardes à côté de lui. Il repose ici et ressemble à ça – et pendant tout ce temps tu ne l'as même pas vraiment regardé une seule fois.

Eirik (lutte pour se donner une contenance) : Berg ! Je ne sais pas comment c'est pour toi, mais moi je ne peux plus – je ne peux plus le – je ne vais pas pouvoir supporter ça plus longtemps.

Allez maintenant...

Réfléchissons encore un peu et puis nous allons trouver une solution !

Berg (net) : Non.

Silence.

Eirik (explosant en larmes) : Be-herg ! Allez... tu n'es pas... Arrête ça maintenant... tu me rends tout... ça me rend tout – s'il te plaît, Berg !

Berg : Alors quelle solution, Eirik ? Quelle forme elle doit prendre ? Allez, dis-le.

Eirik : Be-herg. Arrête ça... Arrête maintenant, putain.

Il traverse la pièce.

Réfléchissons un instant.

Comment... comment tout s'est produit, en fait ? Et surtout, putain de merde, QU'EST-CE qu'on a à voir avec ça... Ce n'est pourtant pas notre.... C'est si évident, c'est tellement indélicat de sa part, il a bien dû savoir dans quelle situation il nous mettrait avec ça –
Ou non ? Que d'autres doivent tout... régler pour lui...
Nous avons – avec tout ça, on n'a rien du tout –

Berg : Il n'y a RIEN qui soit plus « nous » que cela. Si nous sommes quelque chose, c'est bien ça.

Eirik : Berg –
C'est quoi ton trip ?
Reviens sur terre maintenant !
C'est ça que tu veux – que je commence à avoir peur. Oui ? Car, si c'est ça, alors félicitations, tu y arrives parfaitement. Là tu me flingues ! Il faut qu'on fasse quelque chose. On... on.... appelle quelqu'un maintenant, Berg.

Berg : Qui, Eirik ?

Eirik : La police. On appelle la police, ok ?

Berg : Oui ? On appelle la police ?

Eirik : Berg – je ne sais pas. Est-ce que je dois tout... Je ne le sais pas non plus. Réfléchissons ensemble un instant...

*Eirik s'assoit le dos tourné au père.
Long silence.*

Berg: Tu te souviens quand papa...

Eirik: Je ne veux *pas* entendre ça, Berg !

*Silence.
Le chat miaule.*

Berg: Tu connais l'histoire du chat des morts ?

Eirik (attentif): Quoi, nan – quel chat des morts ?

Berg: Aux États-Unis dans une résidence médicalisée – (Césure)

Eirik (impatiemment): Oui ?

Berg: Il y a un chat...

J'ai lu ça dans le journal récemment.

Et là dans cette résidence, il s'est toujours...

Assis à côté des vieux...

Et miaulait...

Et puis... oui...

Les infirmiers ont découvert un jour...

que les vieux,

à côté desquels le chat s'asseyait

décédaient en l'espace de quatre jours.

Comme si le chat savait d'une certaine façon, qui devait mourir...

Et puis les infirmiers se sont mis à...

informer les familles, quand le chat s'asseyait à côté d'un vieux (Césure)

Et miaulait...

Long silence.

Eirik: Putain, t'es pas sérieux, Berg!

Tu me rends...

Tu veux... tu fais ça exprès, tu veux me...

Berg: Tu fais ça exprès ?

Eirik bat Berg. Deux. Trois. Quatre.

Puis il pleure.

Serre Berg dans ses bras.

Berg se tient tout à fait

tout à fait

immobile.

Le chat miaule.

Le quatrième bout de papier

Dans un pays – fait de force
Où le soleil se trompe dans le compte
Et de loin – par hasard
Choisit de tenir bon

Il y a un pot sur une table –
Vers lequel tout se dresse –
Et le pot est dans les mains –
De quelqu'un qui se dresse –
D'un pot dans les mains –
De quelqu'un qui se dresse –
Des pots dans les nuages –
Dans lesquels le soleil est suspendu –
Et le soleil dans les nuages –
Se trompe dans le compte indifféremment

Et ainsi tout s'écroule
Comme en carton, ça s'écroule
Sans aucun bruit tout tombe
Rien couper
Rien séparer
Ainsi
Tout
Tombe
Pour
Toujours

7.

Berg: Il m'a appelé.

Silence.

Il m'a appelé
Dans la nuit la veille –

Silence.

et m'a dit qu'il croyait qu'il allait mourir.
Et m'a demandé de venir...

Très long silence.

Eirik: Oui – moi aussi...

8.

Eirik porte des gants.

Il est à genoux devant le père –

Avec la main gauche, il presse un bout de tissu contre sa bouche –

Dans la main droite il tient un aérosol

- désodorisant -

Il est si loin du père – il tend le bras, le torse tout tendu à l'avant – que les faibles nuages de l'aérosol joignent à peine le corps décédé.

Tout en douceur et hésitant, il attrape le flanc du père – peut-être veut-il le retourner – sa main se retire toujours de nouveau comme un animal méfiant.

Eirik (bas) : de Dieu, de Dieu, de Dieu, de Dieu – Nomdedieunomdedieunomdedieu, Nomdedieu. Oh Dieu, oh Dieu, oh Dieu...

Il essaie de le prendre aux jambes.

Il tripote le père – ici et là – que veut-il ?

Puis il prend un drap et essaie avec celui-ci.

Berg y parvient et tourne le père – d'une manière simple, froide et rapide.

Eirik : de Dieu de Dieu de Dieu de Dieu – putain de merde, putain de merde, ha, oh, ha – putain de merde, putain, putain, putain de merde. Mais tu ne peux pas faire ça, mais tu ne peux pas faire ça – oh Dieu – Ha, ha –

Eirik s'étrangle.

Berg : Qu'est-ce qu'il y a avec le chat ?

Silence.

Le chat est sorti...

Tu as vu le chat ?

Eirik : Non...

Berg : Où est le chat ?

Eirik : Aucune idée, Berg...

Berg : Eirik – où est le chat ?

Eirik : Berg – je... je... ne sais pas...

Berg : Où – est – le – chat ?

Eirik : Berg, je ne sais pas – arrête avec ça s'il te plaît...

Berg : Tu as fait quelque chose au chat ?

Eirik : Non Berg, je

Regarde-moi un instant

Je –

Ne pourrais rien...

À personne –
Arrête avec ça...
Mais regarde-moi un instant... comment je...
J'ai l'air de quelqu'un qui pourrait encore...
Faire quoi que ce soit ?
Tu peux – t'imaginer – ça ?
Je le supporte très mal que tu sois comme ça avec moi...
Tu es vraiment très différent – je suis choqué – et ça me fait... aussi... mal... comment tu es
...
Je...
Mais regarde-moi un instant...
Je suis vraiment au bout du...
Tu crois que je...
Bientôt, je ne pourrai - plus *rien du tout* !
Bientôt je ne pourrai plus *rien du tout* – je ne le supporte plus...
Qu'est-ce que je suis encore...
Regarde-moi un instant !
C'est ça que tu veux –
Car ça, tu y es
Vraiment...
Ça – Oui !
Tu y es....
Parvenu !
Berg.

Silence.

J'y vais maintenant, Berg...
J'y vais...
Je ne supporte plus ça...

*Eirik s'assoit.
Et pleure silencieusement.*

Tu veux que j'y aille, c'est ça ?

Berg : T'en vas pas –

Silence.

D'abord on va finir ça maintenant.

Silence.

Le cinquième bout de papier

Un cercle n'est jamais un cercle

Un cercle est de la craie sur un tableau

Un cercle est de la couleur sur une feuille de papier

Peu importe, à quel point on le peint exactement, combien de temps et d'effort et de technologie et de savoir on met dans la production du cercle –

Un cercle n'est jamais un cercle

Et un cercle dessiné sur une carte correspond dans le vrai monde réel à une inexactitude de plusieurs centaines de kilomètres –

Mais on se console,

on pense :

Tout est beaucoup plus exact qu'auparavant –

Mais :

Toujours encore, un cercle n'est jamais un cercle – et le monde veut nous faire croire que c'était ainsi mais le cercle est aussi imprécis et estompé et grossier et bête comme autrefois et comme toujours dans tous les temps –

Et les finesses des temps présents seront des grossièretés de l'avenir et les grossièretés de l'avenir seront des grossièretés encore plus graves dans l'avenir d'après et si tout devient de plus en plus fin, tout est éternellement grossier et
- grossier à l'infini

Un cercle ne sera jamais un cercle –

Ce qu'il est – une hypothèse face au scandale :

Il n'y a pas de cercles !

Des cercles sont emmurés dans nos têtes –

Et toujours lorsqu'un cercle doit quitter notre tête pour être un cercle dans le monde, il n'existe plus.

Dès qu'il doit s'affirmer comme tel, il meurt.

Seule l'idée/l'accord/ la foi, que le cercle serait un cercle dans notre monde, le tient vivant – et l'idée qui apparaît / l'accord qui manque / la foi qui disparaît sont capables de laisser mourir à nouveau ce cercle et aussi le concept de cercle.

Et de créer cette foi dans le cercle – oh c'est difficile et de longue haleine et dur – difficile et de longue haleine et dur –

Et qu'est-ce qui est plus supportable, qu'est-ce qui est plus simple : planter des nouvelles idées de nouvelles formes – ou bien faire une mode de la peur de la disparition des cercles, de sorte que l'on veut seulement tenir à ces cercles, lignes, points – à toute la géométrie – et que les êtres humains, par peur de perdre leurs cercles, leurs lignes, leurs points, prennent soin eux mêmes de garder les cercles, lignes, points et toute la maudite, damnée, terrible

Dictature

De la géométrie ?

Qu'est-ce qui resterait –

La non-forme

Nous

9.

On frappe à la porte.

Puis le silence.

Les deux regardent en sa direction.

Un temps passe.

Berg : Ce que je ne comprends pas – enfin, toute l'énergie, qui pendant des années le traversait.
Tous les mouvements et –
Pourquoi lui –
L'énergie –
Elle est où ?

Eirik : On s'en fout – il est mort.

Berg : Non – on ne s'en fout pas – ça ne s'arrête pas, juste parce qu'il est mort.
C'est bien toujours là encore.
Ce n'est pas parti.
Ça doit bien être quelque part.

Eirik (pointe vers le corps mort) : Il – est – parti.

Très long silence.

Berg : Tout ça est si... – c'est un hasard, un délitement, c'est simplement... comment dirais-je : physique – il n'y a pas d'idée derrière, aucune idée derrière, derrière toute cette mort. Et aussi, qu'on veuille, qu'on doive, qu'il faille, c'est bien... comme enraciné – si très concrètement on le... si on y regarde de près pour une fois, alors –

Eirik : Bon sang, Berg – arrête – maintenant – arrête – maintenant – ARRÊTE MAINTENANT.

Berg : On s'en fout complètement quelles sensations on éprouve – au final, tout doit passer par les sens – à travers les yeux, à travers la peau, les oreilles, le cerveau.
D'une certaine manière tout est quand même... incroyablement externe... et ne nous pénètre pas entièrement... ou seulement ce que nous laissons entrer...
Ou plutôt : ce que nous en faisons par la suite...

Long silence.

Et : tu sais ce que je commence à comprendre...

Silence.

Ce qu'on appelle l'enfer n'existe pas...

Silence.

Alors sur une quelconque... dans un quelconque « au-delà » –

Court silence.

J'y ai pas mal réflé-

Silence.

L'enfer n'existe qu'ici –

Entre toutes ces choses normales, dans ces « choses normales », c'est là qu'est l'enfer.

Il y a un chemin...

libre.

Silence.

Vers l'enfer.

Silence.

Tu te souviens quand papa –

Eirik : Je ne veux *pas* entendre ça, Berg ! Je ne veux PAS ENTENDRE ces histoires !

Berg : Tu n'y réfléchis jamais ?

Eirik : Non !

Berg : Moi j'y réfléchis souvent.

Silence.

Non – n'importe quoi.

Franchement

Chaque jour, en fait.

À papa

Et à toi

Et à moi

Et à tout ce qui est arrivé.

Eirik : Arrête ça – là je ne peux... et ne veux.... pas, ne peux vraiment pas supporter ça..

Berg : Oui –

Je comprends...

Je comprends vraiment bien –

Silence.

Car :

Je ne peux pas le supporter –
que ce soit *en moi*
et que moi je doive faire semblant comme si c'était une partie de cette raisonnable, bonne normalité –
ce cauchemar, cet enfer, ce gigantesque tas de merde que l'on veut stocker en moi et que je doive
garder là-dedans, tout tranquillement et sans me plaindre...
et faire comme si c'était normal.

Silence.

C'est vraiment le pire :
Faire comme si tout était normal.

Silence.

Et ce qui est si affreux...
Et ce que je ne comprends pas –
Pas du tout...
Je ne peux pas...
Me mettre en colère...
Ou devenir triste...
Je ne sais pas pourquoi...
Ou si – je peux me mettre en colère...
Mais alors c'est comme...
Faire-semblant...
Je n'y prends aucun plaisir...
Et peut-être aussi...
Car ça me dégoûte tellement –
Quand on y prend plaisir...
De se mettre en colère
Et de frapper...

Silence.

Non : Simplement parce que je ne le peux pas
Je peux seulement devenir calme...
Et je me sens si bête et si petit
Je veux dire, c'est quoi, un tel père, qu'est-ce qu'un père – c'est lui, ça ici – des déchets et une odeur
et quelques bouts de papier et de la chair pourrissante. Quelque chose de tout simplement, tout
simplement foutu et qui souffre et qui est désespéré et bête – un homme, un petit, petit homme... un
minuscule, petit homme condamné à mort.
C'est tout.
Et je...
J'ai tellement honte de mon respect et de ma peur et de ma honte – de ce morceau de chair morte – et
c'est peut-être son plus grand crime – qu'il n'ait jamais été ce morceau de chair – et n'a pourtant été
que ce morceau de chair – car il n'y a rien que je pourrais détruire – là et maintenant non plus.
Au final, il n'y a toujours que moi.

C'est le pire – où est-il ?
Où est-il ?
Qu'est-ce que c'est ?

Silence.

Et je pensais : c'est un monde, c'est *le* monde –
et contre celui-ci tu ne peux rien faire de toute façon.
Jamais tu ne pourras – contre ce grand monde, contre ce gigantesque monde géant qu'il est – et qui est
comme lui...
C'est si terrible qu'on pense : il faut que tu sois comme ce monde, comme cet homme...
Pour être juste et bon – oui –
Et puis ça se décompose tout simplement ainsi –
Et se trouve là et te montre –
Ce monde est simplement
Mort
Un monde de
Merde
Et de papier
...que tu veux être
et que tu es....

Long silence.

Et *puis*, qu'est-ce que l'on peut encore –
Enfin où....

Silence.

C'est tout ce que je peux
Rester calme et faire comme si rien ne s'était passé –

Eirik (bondissant) Qu'est-ce qui s'est passé – hein ?
Il s'est passé rien du tout. Rien ne s'est passé. Qu'est-ce qui a dû se passer alors ? Que tu doives en
faire toute une histoire...
toujours en faire toute une histoire.
Il est question maintenant de toute autre chose – pas de toi !
Il est question que nous CONTINUIONS À VIVRE !
CONTINUER À VIVRE, Berg !
Et RÉSOUDRE CE PROBLÈME !
Ici ça doit bien CONTINUER d'une façon ou d'une autre !
Je ne peux plus –
Le supporter, Berg.
Que tu doives toujours en faire toute une PUTAIN D'HISTOIRE...

Silence.

Tu comprends – on s'en fout, il est mort.

C'est mort –
Tout est mort.

Silence.

Mort et parti...

Le téléphone sonne.

Longtemps.

Puis le silence.

Berg : Non, ce n'est pas parti !

Eirik : Il est parti et mort et – et – et – *pourri*, comme tu vois – s'il te plaît – reste – calme là.
Quelqu'un nous écouterait encore. S'il te plaît Berg, faisons...

Berg : Non.

Eirik pointe vers le père.

Berg : Non – ce n'est pas là.

C'était là.

Mais ça s'est échappé là !

Eirik : Arrête tes conneries, Berg !

Berg le regarde longtemps.

Eirik : Arrête de me ...

Arrête – ça....

Franchement maintenant : tu ...

S'il te plaît – qu'est-ce que je dois...

Dire encore...

Eirik s'assoit.

Très long silence.

Il...

Il t'a aimé – à sa manière –

Très long silence.

Berg : Ça s'appelle seulement...

De l'amour.

Eirik se passe la main dans les cheveux.

Encore et encore.

Eirik : Je ne sais plus.
Tout fout le camp –

Silence.

Je ne le comprends tout simplement pas.
Je ne le comprends tout simplement pas.
Je ne le comprends tout simplement pas.

*Eirik pleure très fort et de façon larmoyante.
Puis silence.*

Berg : C'est si calme sans le chat.

Silence.

Nous sommes tout seul.

Le sixième bout de papier

Je vous hais pour tout ce que vous m'avez donné, sauf pour les coups – qui m'ont aidé à vous haïr.

10.

Eirik va vers Berg et lui caresse le front.

Puis il le prend dans les bras.

Puis il lui embrasse le front.

Eirik : Berg –

Silence.

Nous sommes frères.

Silence.

Et nous serons toujours frères.

Silence.

Toujours !

Silence.

Nous serons toujours frères.

Silence.

Tu comprends : nous serons toujours frères.

Eirik le prend dans les bras.

Berg commence à pleurer.

Très lentement et bégayant.

Comme un moteur de tracteur qu'on démarre.

C'est bon, Berg – c'est bon...

Je suis là...

Viens, oui – c'est bon.

Berg : J'ai toujours eu tellement honte

J'ai toujours...

Eu tellement....

Honte

Tellement...

Honte

Et j'avais une telle

Peur !

Une si terrible

Peur !

Eirik : une

Telle

Peur !

Eirik : C'est bon, Berg –

C'est bon –

Viens...

Berg (très bas) : J'ai eu peur, j'ai eu très

très

Peur, tu sais comment c-, c'est –

Eirik : Oui – Berg, je sais...

Berg (hurle) : NOOOOOON, tu ne sais pas !

Tu ne le sais pas !

Tu es un homme insensible, bête et brutal – tu es vide !

Tu imites un être humain, et tu copies des sentiments et des mouvements humains –

TU ES UN MONSTRE, un robot...

Eirik : S'il te plaît Berg... Hey – Berg... Viens...

Je... Non...

Arrête ça...

Non, Berg...

Réfléchis un instant, Berg –

Je t'en prie... réfléchis bien un instant...

S'il te plaît Berg – redeviens normal maintenant –

Et réfléchis bien un instant...

Je... je...

Suis tout à fait normal...

Je suis ton frère.

Berg (bas à nouveau) : Oui...

Berg tombe vers Eirik et le prend dans les bras.

Berg : Ça m'a tellement fait mal...

Que tu...

Que tu sois comme ça avec moi...

Et que tu sois si mutique...

Silence.

Eirik : Berg

Nous

Devons

Faire
Quelque chose !
On ne peut plus...
Il faut qu'on continue.
Il faut qu'on termine ça ici et...
Continue
Il faut qu'on continue.
Nous sommes encore là – tu comprends – et il faut que nous :
Continuions
Avec nos vies.
On a tous les deux *une vie*
Et avec elle, il faut qu'on continue.

Eirik le prend dans les bras.

Berg : Je t'aime, Eirik.

Eirik (après un silence) : Je t'aime aussi, Berg.

Berg : Il faut que je te dise quelque chose, Eirik –
Je ne vous en...
T'en veux ... plus...

Silence.

Eirik : S'il te plaît, Berg – terminons ça ici maintenant.

Berg : Okay ...

Silence.

Oui, bien.

Eirik : Oui ?

Berg : Oui.

Eirik : Je ne peux pas te dire à quel point ça me soulage, Berg –
Je... ne peux pas te dire à quel point ça me soulage...
Et comment ça me rend heureux...
Je... je...
À quel point ça me soulage...
Tu m'as vraiment...
Bon ! ...
Je ...
Suis vraiment content que maintenant, nous –

Il ne peut pas terminer, parce qu'il se met à pleurer. Ils se prennent dans les bras.

Eirik : Je –

Je...

J'appelle quelqu'un maintenant, ok ?

Silence.

Berg : Non –

Sombre silence.

C'est important là.

Toi et moi – nous deux, là nous l'avons mérité.

Tu le mérites.

Et avant tout :

Je le mérite...

11.

*Il fait nuit – Eirik se glisse furtivement jusqu'au téléphone.
Très lentement, il raccroche le récepteur du vieux combiné.
Très, très lentement, sans le moindre bruit.
Puis, il compose un numéro.
Très lentement.
Très lentement.*

Une tonalité.

*Eirik a encore une seconde pour remarquer.
Que Berg arrive par derrière et l'assomme.*

*Encore et encore, Berg frappe Eirik.
Tout silencieux et sans bruit.
Avec contrôle et avec une grande force.
15 ou 20 fois.
Presque mécaniquement.*

Le septième bout de papier

Entrez, mesdames et messieurs :

Le ballet métonymique

Ne dansait jusqu'à présent que la nuit –

Nous vous souhaitons bien du plaisir en désapprenant tout

Et en perdant tout

Le monde ô oui – il ronge le prochain millénaire –

Et pense que ça continuera éternellement ainsi –

Pendant que vous serez en train de danser !

« Enfin » vous allez crier,

pendant qu'au-dehors l'Empire Romain s'effondre

« Ah comme libéré

de toutes les souffrances

à cause du vous devez –

à cause du vous voulez –

à cause du vous avez –

Soyez tout à fait détendu

Réjouissez-vous :

« Tout meurt ! »

12.

Berg : Il faut que je te raconte une chose encore.

Silence.

J'ai couché avec Katja...

Silence.

Pas parce que je la trouve belle –
Je la trouve affreuse –
Complètement affreuse –
Elle est comme toi –
Très semblable à toi...

Silence.

Mais au contraire pour te
Prendre quelque chose –
Te prendre quelque chose n'importe –
Je suis désolé...
Je suis vraiment désolé...
Car, aussi : ça ne m'apporte rien...
Ça ne m'apporte rien du tout...
C'est si bizarre : je ne sais pas du tout pourquoi j'ai fait ça. Je fais des choses sans savoir pourquoi.
C'est fou. On est vraiment...
Pourquoi on fait des choses pareilles.
Qui ne nous apportent *rien*.
Et qui ne profitent à personne...
Comme un robot...
C'est vraiment...
À quoi – tu sais, Eirik, et euh...
Pourquoi...

Eirik : Berg –
Ha –
Alors –
Euh –
J'ai vraiment...
Des douleurs terribles – et je ne peux pas, enfin...
Pas du tout bouger.
Enfin Berg – je – ha – là, tu devrais vraiment appeler un médecin, enfin – oui
S'il te plaît Berg...
Je suis ton frère.
Là, tu te rends...
Tu nous rends tous les deux....

On a fini – tout ça ici est vraiment terrible...
On a été complètement détruits par cette... histoire, oui –
Mais Berg – je...
Tu sais...
Je n'ai jamais voulu d'une façon ou d'une autre...
Te faire du mal...

Berg : Oui, Eirik. Je sais... Et je... suis sincèrement désolé... d'une certaine façon...

Eirik : Mais réfléchis un instant :
Je suis ton frère.

*Berg le regarde longtemps.
Puis il le soulève.
Et le porte jusqu'au cadavre du père.
Où il le pose.*

Eirik : Qu'est-ce – que tu- Berg – NON – BERG – S'IL TE PLAÎT – NON – NON

Berg le regarde.

Berg : Tu es à ta place là...

Eirik : S'il te plait, Berg (en pleurant) No-hon, Berg, S'IL TE PLAÎT !

*Eirik essaie de donner des coups en direction de Berg.
Il ne pleure pas –
Il feule et crie...
Un mélange de douleurs
Et de rage
Et de désespoir.
Il fait ça pendant un moment.
Puis il arrête.*

*

*Tout est calme.
Eirik respire difficilement.
Et gémit un peu.*

Eirik : Pendant *Les Demoiselles de Rochefort* tu as toujours pleuré –

Berg : Oui –
À cause de la musique

Silence.

Michel Legrand....

Il a aussi fait le générique...
De euh...

Silence.

Il était une fois la vie
Et *Les Trois mousquetaires* je crois, aussi...

Silence.

À cause de la musique
Et,
(il rit) ça a l'air con
à cause de la nostalgie –
C'est si con –
Au fait je m'étonne d'arriver à le dire :
« Nostalgie »
Mais je... me suis senti tellement baisé par la vraie vie –
La vraie nourriture.
Les vrais être humains.
Le vrai monde.
L'école.
Et bon le quotidien si –
La vie – toute la vie.
« Nostalgie »

Berg rit.
Eirik sourit.

Partir –
Mer.
Vent.
Bateaux
Vie
Ou mort.

Silence.

Mais pas un tel « entre-deux »
Voyager.
Seulement ce voyage.
Et la mer
Et si...
Pas un...

Silence.

Eirik : Je n'arrive pas vraiment à pleurer...

Tu ne dois pas penser que j'étais...
Ça se sent – aucune idée –
Là...
Je ne sais pas ce qui manque...
Et je crois, qu'en fait ce n'est pas...

Silence.

Normal...

Silence.

Tu peux m'enlever d'ici, s'il te plaît ?

Silence.

Berg : Non, Eirik.

*

*Berg lit les bouts de papier.
Il renifle.*

Je me sens tellement baisé,
tellement baisé,
tellement baisé,
que c'est *lui*
qui ait écrit *ça* –

Il pleure.

Que c'est *lui* qui ait écrit de telles choses –
Que c'est *lui qui*...
Ça fait si...
MAL !
Il n'a pas le droit !
... d'écrire ça là !
Je me sens tellement baisé.
Tellement baisé !

Il rit.

Et pleure.

*

Eirik : S'il te plaît Berg, enlève moi d'ici, ok, Berg ? J'ai hyper peur, oui Berg – (hurlé) S'il te plaît –
j'ai PEEEEEEEEUUUUUR.
C'est si

Atroce, Berg !
Si atroce, Berg !

Berg tient la main d'Eirik.

Euh –
Berg.

La main tremblante vers le visage de Berg.

Tu sais ce n'était pas du tout mal intentionné,
je –
Mais lui aussi, il a toujours porté cette moustache.

*

Eirik : Je... je n'aurais jamais pensé...
Un jour qu'il soit mort.
(il rit) Qu'en général quelque chose n'importe quand puisse être mort.
Tout était si...
Grand...
Et imposant...
... j'aurais jamais pensé...
qu'il soit mort !

Berg : Il ne l'est pas.

*

*Eirik attrape quelques bouts de papier qui sont autour de lui.
Il rit.*

Silence.

Eirik : Ha – ha – qui a écrit ça au juste ?
C'est bien –
Je veux dire :
(Interrompant sa réflexion, il regarde dans la pièce) Tout ça n'a...
Vraiment...
Pas du tout
Marché...

*

*Berg va vers le testament du père, le relève.
Et le lit.*

Eirik (très faible) : Qu'est-ce que ça dit ?

Berg : Ça dit –

Long silence.

Ça dit –

Silence.

Tout...

Silence.

Doit...

Silence.

Brûler...

Silence.

S'il vous plaît.

*

Eirik : Ha ha, je – Ha... Ha... Berg – Ha : Je... euh... J'ai besoin d'un médecin... Ha ! Berg. C'est vraiment très bizarre.... Ha ! Je crois que j'ai vraiment besoin d'un médecin ou... Ha, c'est... je n'arrive... pas du tout... Ha ! - à bouger vraiment... je crois... ha – je n'arrive pas du tout à bouger – Et j'ai de la fièvre, aussi... Berg... tu peux sentir...

Eirik vient et lui touche le front.

Eirik le prend au col, le tire vers lui et lui parle au visage gravement.

Eirik : Berg,

je...

je...

Il faut que je te dise encore quelque chose...

Berg ! ... il faut que je te dise encore quelque chose :

Il faut que je te dise : c'est si bon, que tu existes...

Je suis heureux que tu existes...

Car je...
Je...
Je...
Je...
Te *hais*, Berg!
Je hais ce que tu es, et qui tu es...
Et je hais ce que tu as fait de moi.
Ce que je
T'ai
Laisse faire de moi.
Et je hais que tu sois tellement meilleur que moi...
Et plus propre et plus gentil et plus grand...
Et je te hais parce que je me hais tellement et me fais honte –
Que je peux seulement être quelqu'un –
Quand j'entaille un peu de toi – *coupe*, je veux dire...
En fait, c'est toi, tu comprends – en fait c'est toi –
Tu me fais !
J'a quoi comme choix ?
J'ai quoi comme choix, Berg ?
Hein ?
C'est,
Tu es...
Comme un couteau –
Berg.

Silence.

Ha !
Hein, Berg – hein ?
Qu'est-ce que j'ai alors, Berg – hein ? –
Qu'est-ce que j'ai alors – hein ? –
Qu'est-ce que je suis alors ?
Je ne suis aussi qu'un...
Qu'un... seul homme...
J'ai...
Allez...
S'il te plaît...
Je... n'ai même pas un...
Je n'ai même pas un *putain* de permis de conduire...
Regarde-moi un instant – merde – regarde-moi un instant, Berg – je...
Mais je ne suis rien !
Berg, je – tu sais – j'ai toujours pensé...
Aucune idée Berg, j'ai toujours pensé : c'est complètement normal :
C'est complètement normal dans le monde et on le fait comme ça, chacun le fait comme ça.
L'homme est comme ça et le monde – car tout *est* comme ça...
Alors tu sais, on ne peut pas savoir... qu'à la fin tout est faux et... foutu... quelque chose sur lequel le
monde entier dit : c'est okay...
Ou même : c'est ce qui est bien, soyez comme ça.

Hélas Berg.
Petit Berg –
Petit chéri
Stupide Berg !
Ha !
(malicieux) Lui me dit que je ne savais pas du tout ce qu'est la peur ! (rit) Nan, c'est *toi* qui ne sait pas du tout ce qu'est la peur.
Tu tournes ...
Toujours...
Tout...
De telle façon qu'on ne sait pas du tout..
Qu'est-ce que tu es et qu'est-ce que je suis...
Et comment on est au juste...
Et c'est quoi ma propre faute et c'est quoi...
Toi...
Ou...
Quelqu'un complètement différent...
Ou peut-être tout est aussi...
Tout à fait...
Normal...

Silence.

Hein, Berg ?
Au final, c'est la faute de personne...
Et il n'y a que des corps –
Nos corps –
Et ils font ce qu'ils doivent...
Et ce qu'a été
Versé sur eux...
Mais c'est comme ça...
Non, Berg ?
C'est pas comme ça ?
Comment on traite les choses
Et les hommes
Ha, Berg –

Long silence.

Avec tout ce blabla, Berg – je crois, quand on ne fait pas attention, j'aurai bientôt oublié pourquoi nous faisons tout ça ici, Berg...
Ha – ha –
Je...
Euh –
Je... euh...
Crois que nous devons...
Euh...
Appeler

Un
Médecin
Pour...
Moi –
Et :

Silence.

Il *faut* que tu me crois, Berg : le chat, je ne – euh – l’ai vraiment pas...
J’ai *vu* le chat, Berg.
Il est là.
Il est tout simplement très
Euh...
Très...
(enfantin) silencieux,
Berg.

Silence.

Au final, si on regarde tout ça de près...
Bah, Berg...
Je...
Crois que...
J’ai besoin...
D’un
Médecin...
Car j’ai de la fièvre...

Silence.

Il est quelle heure ?

Berg : Il faut juste que tu attendes.
Et restes calme.
Qui attend et reste calme.
Gagne.
Il n’y a rien qui...
Soit plus dangereux...
Que quelqu’un qui...
Sait attendre...

*Berg embrasse Eirik sur le front.
Puis il lui donne des coups – encore et encore.*

*

Il fait nuit.

Eirik : C'est si terrible
Je ne sais pas comment ça marche
Je ne sais pas comment ça MAAAARCHE !
C'est si terrible
S'il te plaît. Je ne sais pas comment ça maaaaarche.
Berg - s'il te plaît !
Pas comme ça, Berg – s'il te plaît – pas comme çaaaaa !
Je ne sais pas comment ça MAAAARCHE !
Me passer sur le corps, Berg – tu n'entres pas ici !
Ha – Berg –
S'il te plaît, Berg – enlève moi d'ici...
Je vis, je suis en vie,
Je suis en VIEEEEE Berg !

Le huitième bout de papier

Seulement encore des mots
Et avec des mots
Sans équivalent.
En moi.

Voix, volonté, mots, ciel, étoiles, lune, pomme, croquer, croquer, devoir, devoir, devoir, devoir, devoir

Des animaux de sabres de bouche et des avaleurs de sabre –
qui voient dans l'entrebâillement des nuages un entrebâillement, dans lequel coule la magie et rien rien
! Peur peur peur peur peur orages humains peur, orages planétaires peur, orages de la mort peur,
chorale humaine peur, condition humaine : crier « peur », peur, peur, peur – déchirer, tuer, frapper,
brûler, bouger, rapporter, porter, dormir, donner, tirer, gigoter, porter, rapporter, brûler, corps, corps,
corps, corps, dormir, prendre, frapper, avoir, donner, peur, donner, prendre, peur !
Peur peur peur peur !
Si tout se délite –
Des phrases aux mots, de l'homme à l'animal, du sens au monde – puis : peur
Yeux ouverts, grands ouverts, peur
Baiser bouffer dormir
Dormir baiser bouffer
Chier, baiser, dormir
Mourir, prendre, donner, avoir, porter, dresser, amasser, amasser, amasser, amasser, amasser
Se lever, se déliter
Perdre, amener, prendre, donner, peur
Manquer des choses, recevoir des choses, porter des choses, savoir des choses, savoir combien
Combien combien combien –
Peur !
Vivre, porter, amasser, plus vite, plus vite, plus vite
Perdre, peur, lentement amasser.
Briser.
Briser.
Briser.
Porter, traîner, gémir, amasser !,
perdre, donner, prendre, voler, piquer, prendre, donner – peur.
Tu es ma peur, je suis ma peur, je suis ta peur, tu es ma voix, je suis ton perdre, tu es mon amasser, tu
es mon perdre, peur.

Mon/Ton/Tu/Je/ Pas moi
Moi / Pas moi
Moi / Pas moi

Ô – mais le monde ne devrait jamais être ça,
regardez là
regardez
ce que vous avez fait :
De l'amour –
Vous faites : peur

Vous
construisez
un
monde
de
peur.
Je
Construis
Un
Monde
par
Peur
De
Peur
De
Rage
De
Peur

13.

Tout est complètement calme.

On frappe.

Des bruissements à la porte.

Puis on frappe plus fortément.

Puis silence.

Berg : Tu sais, Eirik – je fais ce rêve –
Dans le garage de papa il y avait ces araignées.

Silence.

Et...

De gigantesques bêtes avec des pattes géantes, longues, des araignées se glissant rapidement,
bondissantes.

Des pattes longues et tremblantes.

Silence.

J'ai si souvent essayé de noter ce rêve – Ça ne va pas –
Maintenant il est...

Il me semble presque que je pourrais intervenir à l'intérieur du rêve.

Silence.

Tu es là, papa et toi, vous êtes là –
Et moi –
Et maman est là aussi –

Silence.

Toujours quand je dois penser à elle...

Je me l'imagine ainsi –

Comme elle se tient là – dans ce rêve

Comme une...

Poupée.

Comme faite de...

Cire...

Toute rigide...

Je la connais – oui – je ne la connais que de ce rêve, au juste – je la connais comme ça.

Je ne sais pas – je n'arrive plus à avoir une autre image...

D'elle

Dans ma tête...

Silence.

Et tu sais – enfant, j’avais une si terrible peur des araignées...
Une si terrible peur
Et :

Silence.

Et cette peur – euh...
Dans ce rêve, tout à coup, elle tombe...
Au milieu de ces horribles,
gigantesques araignées –
Elle m’échappe –
Tout à coup, elle a complètement disparue...

Silence.

Mais ce qui est bizarre, ce n’est pas qu’elle disparaisse – euh – mais la raison, car, la raison c’est :
De cette peur je ne ressens plus de *plaisir*.
Ou de quoi que ce soit –
Les araignées filent dans le garage,
s’assailent les unes les autres.
S’entrecroisent
Grimpent.
Des petites – de si petits tours chaotiques.

Silence.

Je sais : cette peur, c’est toi –
Nous nous tenons tous là – en rang – nous sommes tous là, en rang, tout calme
Et ces araignées se glissent... sautent autour de nous.
C’est le seul mouvement :
Ces araignées
Courantes
Bondissantes
Tombantes.
Qui ne me font plus peur –
Tandis que dans le rêve, je sais que la peur est tout –
Ce que je suis.

Silence.

Nous nous tenons là comme des figurines –
Et je ne peux pas vraiment bouger
Mais je regarde tout et pense...
Je pense :
Nos phrases se sont écroulées.
Et tout le sens que nous avons, s’est écroulé.

Et même notre confusion s'est écroulée.
Et je pense :
Personne ne sait plus seulement pourquoi nous faisons au juste ce que nous faisons.
Ou oui – (il rit) : nous ne savons même pas, *ce que* nous faisons.
Nous nous tenons simplement là et *sommes*.
Et personne parmi nous ne sait encore pourquoi.
Et dans le rêve rien n'est –
Je rêve un –

Il rit.

Je rêve un « rien du tout »
Tout s'est écroulé.
Nous ne sommes plus des êtres humains.

Silence.

Il n'y a même pas un sentiment – en moi...
Tout ce qui reste encore est...
Seulement *une* pensée
Très claire –
Comme écrite sur un panneau.

Silence.

Il est écrit – :
Regarde-nous –
Voilà ce que nous sommes !

Je préférerais subir une injustice à un désordre.
Goethe

Pour se battre il faut recevoir des coups.
Antonin Artaud.

Pour Hayat

En profond amour
- allant bien au-delà
de ces affirmations
brutes et stupides